

INVARIANCE

CENTRE DE RECHERCHES
SOCIALES
ANTI-AUTORITAIRES

ARCHIVES

ORIGINE ET FONCTION DE LA FORME PARTI

(Numero 1 - 1968)

POST-FACE JANVIER 1974 : DU PARTI COMMUNAUTE

A LA COMMUNAUTE HUMAINE

Prémises générales

La thèse centrale que nous voulons affirmer et illustrer est la suivante : c'est de la description de la société communiste que Marx et Engels ont tiré les caractères de la forme parti.

D'un point de vue méthodologique, nous essayerons d'indiquer dans la mesure du possible, le lien entre les différents travaux de Marx, Engels, Lénine et de la Gauche communiste d'Italie. Bref nous utiliserons tous les éléments de l'école marxiste. De plus, un certain nombre de points seront indiqués mais non étudiés à fond.

La lutte de l'embryon de prolétariat au cours de la révolution française a conduit certains révolutionnaires (Varlet, Leclerc, Roux, c.a.d. les Enragés) à penser que la révolution ne se faisait qu'au profit d'une catégorie d'hommes, qu'elle n'était pas la libératrice universelle. Puis, mais toujours à la même époque, les Égaux remirent en question la possibilité qu'avait cette révolution d'émanciper l'humanité; ils proclamèrent la nécessité d'une nouvelle révolution qui ne serait pas conduite au nom de la raison (cf. la critique de Marx dans la "Sainte Famille").

La théorie de l'évolution universelle de la raison et de son rôle se trouve dans le système de Hegel qui termine l'œuvre des philosophes français et des révolutionnaires bourgeois. De plus, lorsque le jeune Marx apparaît sur la scène politique, le prolétariat s'est accru numériquement et sa puissance dans la société s'est renforcée. C'est de l'observation de la lutte du prolétariat que naît chez Marx et Engels l'idée que la solution illuministe n'est pas la vraie, la réelle, en même temps qu'ils voient où celle-ci se trouve : dans la lutte du prolétariat. Ils se rendent compte qu'on ne peut résoudre théoriquement la question de l'émancipation de l'humanité parce qu'on n'a pas pratiquement posé le problème. Parce que les bourgeois raisonnent au nom d'un homme abstrait dans la catégorie duquel n'entre pas le prolétaire. La libération de l'homme doit être envisagée dans le domaine pratique et l'on doit considérer l'homme réel, c'est-à-dire l'espèce humaine (cf. 3° & 10° thèse sur Feuerbach). Armé de cette intuition géniale, Marx va faire la critique du système hegelien. Il avait trouvé pour quoi la dialectique marche sur la tête. C'est avec un enthousiasme célébrant qu'il s'attaque au monstre (Marx est le nouvel Œdipe qui résout les énigmes). Lorsque les difficultés sont trop grandes, il retourne sur le terrain pratique et jette à la face du vieil Hegel ce qu'est la réalité : l'existence du prolétariat. Antée moderne, Marx vient toujours, pour soutenir le combat, prendre de nouvelles forces au milieu du prolétariat dont il explique la lutte (nous essayerons, aussi souvent que possible, de souligner cet aspect).

* Ce texte est paru en traduction italienne en 1961, dans le journal " il programma comunista ".

Marx était sensible à toutes les luttes pratiques et théoriques, aussi était-il au courant des travaux des autres combattants tels que : Engels, Moses Hess, les socialistes français, etc...C'est ainsi que finalement se fera cette sommation, cette intégration historique : le marxisme, théorie du prolétariat, théorie de l'espèce humaine qui apparaîtra dans toute sa force en pleine phase éruptive du développement de la société humaine: la révolution de 1848, avec le Manifeste du parti communiste.

Le marxisme est donc le produit de toute l'histoire humaine, mais il ne pouvait naître que grâce à la lutte du prolétariat qui " n'a pas à réaliser d'idéal mais seulement à libérer les éléments de la société nouvelle que porte déjà dans son sein la vieille société bourgeoise qui s'effondre." (Marx. La guerre civile en France.)

Notre travail d'aujourd'hui est d'essayer d'expliquer comment l'intuition géniale est devenue réalité : le programme communiste. Comment ce programme fut proposé à l'humanité par l'entremise du prolétariat; comment Marx et Engels luttèrent pour le faire accepter par l'organisation prolétarienne (" L'histoire de l'Internationale a été une lutte continuelle du Conseil Général contre ... les sections nationales."); comment il triompha en 1871 avec la Commune de Paris ce qui en montrait la nécessité absolue (la nécessité traduit sa vérification, sa validité); nous étudierons tout cela afin de préciser l'origine et la fonction de la forme parti. Enfin, nous traiterons la question en raisonnant de la façon suivante: la seule activité ayant une réalité, c'est celle du programme; c'est-à-dire sa nécessité; pour nous le capitalisme n'existe plus, seule la société communiste existe (cf. les n° du journal " il programma comunista " 1959-1960, ainsi que ce qui fut traité à Milan (1959) sur le thème suivant : notre théorie est la seule qui puisse s'appuyer sur une action du futur).

ORIGINE DE LA FORME PARTI

Pour comprendre la critique faite par Marx à la société bourgeoise, il faut savoir comment a évolué la connaissance humaine. En dehors de la période du communisme primitif et de sa phase de dégénérescence (début de la société de classes) nous avons les trois grands moments suivants, et, tout d'abord, les deux premiers :

1. - Connaissance médiatisée par Dieu.
2. - Connaissance médiatisée par l'homme individuel (période capitaliste; cf. réunions de Florence, Casale et Milan.).

Dans ce dernier cas il s'agit de savoir qu'est-ce que l'homme?

(cf. tous les traités consacrés à l'homme par les philosophes bourgeois tels que Hume, Locke, Helvétius, etc...). De la définition abstraite de l'homme individuel (il se caractérise par la raison), on passe au problème de savoir quelle est la meilleure forme de société possible afin d'avoir un développement optimum de cet homme, donc quelle est la meilleure organisation sociale qui garantira le développement le plus rationnel possible de l'humanité considérée comme la somme arithmétique de tous les individus vivant à un moment donné. Enfin, étant donné que l'esprit humain est perfectible, il faut éduquer les masses pour arriver à la libération de l'homme.

En conduisant une critique implacable dans les Manuscrits parisiens, la Critique de l'Etat, celle du droit de Hegel (le droit étant le lien entre individus et entre ceux-ci et l'Etat), dans la Question Juive, Marx détruit le monstre hégélien et arrive à saisir le sens réel du mouvement de la société humaine et ce dans sa totalité. L'humanité dans son ensemble tend vers le communisme défini de la façon suivante :

" Le communisme abolition (Aufhebung) positive de la propriété privée, en tant qu'auto-extranéisation humaine et, par là, appropriation effective de l'essence humaine par et pour l'homme; de ce fait retour complet, conscient et à l'intérieur de toute la richesse du développement effectué jusqu'à lui, de l'homme pour soi en tant qu'homme social, c'est-à-dire humain. Ce communisme en tant que naturalisme achevé = humanisme, en tant qu'humanisme achevé = naturalisme; il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre essence et existence, entre objectivation et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre. Il est l'énigme résolue de l'histoire et il se connaît comme cette solution.

Le mouvement entier de l'histoire est donc, d'une part, l'acte de procréation réel de ce communisme - l'acte de naissance de son existence empirique - et d'autre part, il est pour sa conscience pensante, le mouvement compris et connu de son devenir." (Marx. " Manuscrits de 1844.)

Le caractère du prolétariat c'est d'être :

" une classe de la société civile qui ne soit pas une classe de la société civile; d'un ordre qui soit la dissolution de tous les ordres, d'une sphère qui possède, par ses souffrances universelles, un caractère universel, qui ne revendique pas un droit particulier parce qu'on n'a pas commis envers elle une injustice particulière mais une injustice pure et simple, qui ne peut provoquer à un titre historique mais à un titre humain (nous retrouvons ici la constante fondamentale du marxisme : le critère pour juger de la vérité ou de l'erreur, c'est celui de l'espèce; ce qui nous intéresse ce n'est pas un fait transitoire, contingent mais l'être humain qui est le mé-

à tous leurs maux. Pourquoi? Précisément parce que l'administration est l'activité organisatrice de l'Etat."

Nous avons déjà, ici, la critique de la bureaucratie que certains à l'heure actuelle, veulent nous présenter comme une classe. Nous voyons d'autre part l'intérêt très marqué de Marx pour les questions de définition des mécanismes de l'Etat. C'est dans ce sens qu'il suivra de façon soutenue les mesures prises par la Commune de Paris. Pour que le phénomène bureaucratique disparaisse, il faudra limiter l'importance de l'administration, simplifier, et, étant donné son lien à l'autorité, empêcher que l'appartenance à l'administration ne s'accompagne d'un privilège.

Marx envisage ensuite les différentes contradictions liées à l'Etat et fait une critique des réformistes qui sont ceux qui veulent guérir les maux de l'Etat par nature inguérissables:

" Le suicide est contre nature. L'Etat ne peut donc pas croire à l'impuissance intrinsèque de son administration, c'est-à-dire à son impuissance. Il ne peut y découvrir que des imperfections formelles et accidentelles et s'efforce d'y remédier."

Voici définie de façon très précise la position des staliniens et divers démocrates. Mais Marx ne se contente pas de cela. Il bafoue ses adversaires en leur montrant leur impuissance.

" Si ces modifications s'avèrent infructueuses, c'est que le mal social est une imperfection naturelle, indépendante de l'homme, une loi de dieu ou bien, la volonté des particuliers est trop corrompue pour correspondre aux bonnes intentions de l'administration. Et quels particuliers pervertis? Ils murmurent contre le gouvernement dès que celui-ci limite la liberté; ils demandent au gouvernement d'empêcher les conséquences nécessaires de cette liberté!

Voilà la critique des staliniens qui demandent un pouvoir démocratique fort et qui, chaque fois que de Gaulle restreint " les libertés " et augmente donc la force du pouvoir " murmurent ". Ils ne sont pas d'accord sur la forme de l'Etat !

Marx se moque de ces illusions en démontrant que l'Etat est le pouvoir organisé d'une classe qui domine la société:

" Car cette division poussée à l'extrême, cet esclavage de la société civile constituent le fondement sur lequel repose l'Etat moderne, de même que la société civile de l'esclavage constituait le fondement sur lequel reposait l'Etat antique. L'existence de l'Etat et l'existence de l'esclavage sont inséparables."

Cette impossibilité du réformisme Marx va la pousser jusqu'à l'extrême en critiquant la position d'A. Ruge qui prophétisait:

" l'étouffement des émeutes qui éclatent dans l' " isolement funeste des hommes de la Gemeinwesen (communauté) et dans la séparation de leurs idées vis-à-vis des principes sociaux."

Ce qui veut dire qu'il faut utiliser l'Etat pour réaliser la libération du prolétariat, si l'on ne veut pas aller à l'échec,

ditions d'existence, sans supprimer toutes les conditions d'existence inhumaines de la société actuelle qui se condensent dans sa situation. Ce n'est pas en vain qu'il passe par l'école rude, mais fortifiante, du travail. Il ne s'agit pas de savoir ce que tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se représente momentanément comme but. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il doit historiquement faire conformément à son être. Son but et son action historique lui sont tracés, de manière tangible et irrévocable, dans sa propre situation d'existence, comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle. Il nous paraît superflu de démontrer ici qu'une grande partie du prolétariat anglais et français a déjà pris conscience de sa mission historique et ne cesse de faire effort pour donner à cette conscience toute la clarté voulue.

Ainsi le problème du devenir du prolétariat c'est celui de savoir comment seront résolues la question des classes et celle de l'Etat, ainsi que celle de l'organisation de la société future. De plus, la bourgeoisie tend à empêcher la réalisation du lien organique entre la classe et son programme; elle tend à réduire le prolétariat à être une classe de cette société et, pour ce faire, à lui faire abandonner son programme. C'est ici que théoriquement se place la question du parti. Toutes ces questions ne furent pas surmontées séparément; la réponse en fut donnée d'un seul bloc. Marx a eu l'intuition de la société future. De la connaissance de celle-ci, il va tirer la théorie de l'Etat et du parti. Tout le travail de Marx et d'Engels sera de décrire cette société et de la défendre contre la société bourgeoise. L'article suivant, écrit dans le Vorwärts de Paris (07. 08. 1844) nous permettra de le démontrer.

La nature de l'Etat

Marx y analyse d'abord ce qu'est l'Etat :

" Du point de vue politique l'Etat, et l'organisation de la société ne sont pas deux choses différentes. L'Etat c'est l'organisation de la société. Dans la mesure où l'Etat reconnaît des anomalies sociales, il en cherche la raison soit dans les lois naturelles qu'aucune puissance humaine ne peut plier (ici la critique permanente du marxisme à la prétendue éternité de la forme de production capitaliste, n.d.r.), soit dans la vie privée qui est indépendante de l'Etat, soit dans une inadaptation de l'administration qui dépend de l'Etat."

Il analyse ensuite les " maux " de la forme Etat et les remèdes invoqués

" Enfin tous les Etats cherchent dans les déficiences accidentelles ou intentionnelles de l'administration la cause et par suite, dans des mesures administratives, le remède

à tous leurs maux. Pourquoi? Précisément parce que l'administration est l'activité organisatrice de l'Etat."

Nous avons déjà, ici, la critique de la bureaucratie que certains à l'heure actuelle, veulent nous présenter comme une classe. Nous voyons d'autre part l'intérêt très marqué de Marx pour les questions de définition des mécanismes de l'Etat. C'est dans ce sens qu'il suivra de façon soutenue les mesures prises par la Commune de Paris. Pour que le phénomène bureaucratique disparaisse, il faudra limiter l'importance de l'administration, la simplifier, et, étant donné son lien à l'autorité, empêcher que l'appartenance à l'administration ne s'accompagne d'un privilège.

Marx envisage ensuite les différentes contradictions liées à l'Etat et fait une critique des réformistes qui sont ceux qui veulent guérir les maux de l'Etat par nature inguérissables:

" Le suicide est contre nature. L'Etat ne peut donc pas croire à l'impuissance intrinsèque de son administration, c'est-à-dire à son impuissance. Il ne peut y découvrir que des imperfections formelles et accidentelles et s'efforce d'y remédier."

Voici définie de façon très précise la position des staliens et divers démocrates. Mais Marx ne se contente pas de cela. Il bafoue ses adversaires en leur montrant leur impuissance.

" Si ces modifications s'avèrent infructueuses, c'est que le mal social est une imperfection naturelle, indépendante de l'homme, une loi de dieu ou bien, la volonté des particuliers est trop corrompue pour correspondre aux bonnes intentions de l'administration. Et quels particuliers pervertis? Ils murmurent contre le gouvernement dès que celui-ci limite la liberté; ils demandent au gouvernement d'empêcher les conséquences nécessaires de cette liberté!

Voilà la critique des stalinien qui demandent un pouvoir démocratique fort et qui, chaque fois que de Gaulle restreint " les libertés " et augmente donc la force du pouvoir " murmurent " . Ils ne sont pas d'accord sur la forme de l'Etat !

Marx se moque de ces illusions en démontrant que l'Etat est le pouvoir organisé d'une classe qui domine la société:

" Car cette division poussée à l'extrême, cet esclavage de la société civile constituent le fondement sur lequel repose l'Etat moderne , de même que la société civile de l'esclavage constituait le fondement sur lequel reposait l'Etat antique. L'existence de l'Etat et l'existence de l'esclavage sont inséparables."

Cette impossibilité du réformisme Marx va la pousser jusqu'à l'extrême en critiquant la position d'A. Ruge qui prophétisait:

" l'étouffement des émeutes qui éclatent, dans l' " isolement funeste des hommes de la Gemeinwesen (communauté) et dans la séparation de leurs idées vis-à-vis des principes sociaux."

Ce qui veut dire qu'il faut utiliser l'Etat pour réaliser la libération du prolétariat, si l'on ne veut pas aller à l'échec,

Cette position sera reprise en fait par Lassalle, Proudhon, Dühring, etc... (1)

Marx répond en analysant d'abord ce que fut la révolution bourgeoise et toutes les révolutions.

" Mais toutes les émeutes sans exception, n'éclatent-elles pas dans l'isolement funeste des hommes de la Gemeinwesen ? Toute émeute ne présuppose-t-elle pas nécessairement cet isolement ? La révolution de 1789 aurait-elle pu avoir lieu sans cet isolement funeste des bourgeois français de la Gemeinwesen ? Elle était précisément destinée à le supprimer. "

La voie prolétarienne ne se trouve pas à l'intérieur de l'Etat

Cependant est-ce que les données de la lutte du prolétariat se posent exactement de la même façon ? Non :

" Mais la Gemeinwesen dont le travailleur est isolé est une Gemeinwesen d'une toute autre réalité, d'une toute autre au pleur que la Gemeinwesen politique. La Gemeinwesen dont le sépare son propre travail, est la vie même, la vie physique et intellectuelle, les mœurs humaines, l'activité humaine, la jouissance humaine, l'être humain.

Ici, la critique s'élève à la totalité parce qu'elle est radicale. Or :

" Être radical, c'est prendre les choses à la racine. Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même. " (Pour la critique de la philosophie du droit de Hegel).

La misère du prolétariat c'est d'être privé de sa nature humaine. Cette critique dépasse le cadre étroit de celle de Proudhon qui n'est qu'un misérabilisme rationnel et par là-même un déraisonnement sur la véritable misère de l'homme. Nos staliniens avec leur théorie de la misère absolue sont les véritables fils de Proudhon et d'E. Sue (cf. la critique de Marx dans " La Sainte Famille). La revendication du prolétaire se manifeste dans sa volonté de réappropriation de son humaine nature et Marx définit le pro-

(1) La position de nos ennemis est que le but maximum du parti n'a pas de substance " concrète " étant donné que les données historiques concrètes sont les Etats et les Partis agissant au travers de l'Etat; ici la juste réponse est bien donnée : les deux conditionnent réciproquement dans leur réalité matérielle et " scientifique " sans invoquer nulle espèce de mythe.

gramme communiste:

" L'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme. Ce qui veut dire que dans la société communiste il n'y a plus d'Etat; le principe d'autorité, celui d'organisation et celui de coordination entre les hommes, c'est l'espèce humaine. C'est le retour au communisme primitif mais en intégrant l'évolution intermédiaire (cf. citation précédente sur le communisme). Avant, l'espèce humaine était représentée sous une forme imparfaite et parcellaire, le totem par exemple. Les hommes se définissaient par rapport à lui, selon une participation avec lui (la moira des anciens grecs); leur existence individuelle n'était pas séparée de celle de l'espèce. Lorsque la société de classes s'établit, la coupure entre les deux se manifeste et elle atteint son maximum dans l'existence du prolétariat. C'est cette misère que Marx exprime dans toute son universalité : la misère découlant de la séparation de la Gemeinwesen:

" De même que l'isolement funeste de cet être est infiniment plus universel, plus insupportable, plus terrible, plus rempli de contradictions que le fait d'être isolé de la Gemeinwesen politique; de même la suppression de cet isolement (les prolétaires ne peuvent acquérir une conscience de classe qu'en luttant et s'organisant en parti.n.d.r.) - et même une réaction partielle, un soulèvement contre cet isolement - a une ampleur infinie comme l'homme est plus infini que le citoyen et la vie humaine que la vie politique."

Un quelconque philistin c'est-à-dire un quelconque démocrate vulgaire pensera que le brave Marx a tiré tout cela de son puissant cerveau parce que pour lui, philistin quelconque, la réflexion est un produit exclusif de l'écorce cérébrale sinon... adieu division du travail !! Il n'en est pas ainsi en fait. Le prolétariat est la manifestation vivante de la pensée de Marx, de l'énonciation de l'universalité de la misère et donc de l'universalité de sa libération.

" L'émeute industrielle si partielle soit-elle, renferme en elle une âme universelle. L'émeute politique si universelle soit-elle, dissimule sous sa forme colossale un esprit étroit."

Si ceci peut-être considéré comme une critique du blanquisme, c'est avant tout une gifle cinglante à Proudhon dont les cogitations mesquines découvrirent un jour que la classe ouvrière n'avait pas la capacité politique (qu'elle ne pourrait donc pas gouverner) et son refus - comme chez les autres anarchistes d'ailleurs - d'envisager la lutte économique plus tard la lutte syndicale, d'une façon correcte. Et Marx poursuit :

" Nous l'avons vu : quand bien même elle ne se produirait que dans un seul district industriel, une révolution sociale se place au point de vue de la totalité, parce qu'elle est une protestation de l'homme contre la vie inhumaine, parce qu'elle part du point de vue de chaque individu réel, parce que la Gemeinwesen dont il s'efforce de ne plus être isolé est la véritable Gemeinwesen de l'homme, l'être humain."

Le prolétariat a tendance à opposer sa propre Gemeinwesen, c'est-à-dire l'être humain, à celle du capitaliste, l'Etat oppresseur. Pour arriver à réaliser cette opposition réelle, il faut qu'il s'approprie cet être. Il ne peut le faire que s'il s'organise en parti. Celui-ci est la représentation de cet être, sa préfiguration. Toute la vie de la classe et donc du parti est dominé par le mouvement pour l'appropriation de cet être. Ici se trouve la conscience de la mission du prolétariat exprimée d'une façon précise : l'appropriation de la nature humaine.

La révolution et les Etats.

La découverte du sens du mouvement de la société humaine, mouvement vers la société communiste, est concomitante à celle de la redécouverte de l'homme, donc la manifestation simultanée de la nécessité de l'appropriation de la nature de celui-ci. Tout ce la définit le programme.

Pour préciser ce dernier, Marx caractérise ensuite la révolution bourgeoise :

" Au contraire, l'âme politique d'une révolution consiste dans la tendance des classes sans influence politique de supprimer leur isolement vis-à-vis de l'être de l'Etat et du pouvoir."

Les bourgeois possédaient, dans la société féodale, des moyens de production ce qui leur donnait une puissance qui ne leur était d'ailleurs pas reconnue par l'Etat. D'où la nécessité de ne plus être séparés de la Gemeinwesen. C'est pourquoi la bourgeoisie a demandé la dissolution des différents états (dès lors on ne parlera plus que de peuple) parce que l'existence de ceux-ci était l'expression de droit de son éloignement de fait. Elle proclama que toutes les couches sociales pouvaient participer à l'Etat. En fait, ne purent participer que celles qui possédaient (cf. les différentes constitutions et leur analyse par Marx; n.d.r.); d'où volonté de la bourgeoisie de donner une propriété privée à tous - c'est là son caractère utopique - ce qui permettait d'assurer l'Egalité entre les individus mais aussi donnait la " conscience de soi " à chaque individu. La bourgeoisie a donc essentiellement réalisé une révolution politique. Nous ne pouvons pas, nous prolétaires, nous contenter d'une telle sorte de révolution car le point de vue de cette dernière:

" est celui de l'Etat; d'une totalité abstraite qui n'existe que par la séparation de la vie réelle, qui serait impensable sans la contradiction organisée entre l'idée générale et l'existence individuelle de l'homme

Le prolétariat doit conquérir le pouvoir mais il ne doit pas lutter pour une forme soi-disant plus progressive de celui-ci contre une autre. Or, il le fait lorsqu'il lutte pour une fraction de la bourgeoisie contre une autre (démocratie contre fascisme). Son action doit être en dehors. Pour arriver à faire la révolution, le prolétariat doit abolir l'opposition entre individu et espèce qui est la contradiction sur laquelle repose l'Etat actuel (tant qu'il y a des individus, existe le problème de leur organisation dans la société, existe celui du rapport de leur organisation avec

les véritables besoins de l'espèce humaine). Le prolétariat ne doit pas faire une révolution à âme politique car celle-ci :

" organise donc une sphère dominante dans la société, aux dépens de la société."

Puis, avant de passer à la caractérisation de la révolution prolétarienne, il précise :

" Toute révolution renverse l'ancien pouvoir : en ce sens elle est politique. "

La révolution bourgeoise est donc une révolution sociale lorsqu'elle dissout l'ancienne société; politique lorsqu'elle abat l'ancien pouvoir politique; mais en affermissant définitivement le sien - du moins elle l'espère - elle s'affirme uniquement en tant que révolution politique. Car pour asseoir son organisation sociale, la bourgeoisie devait utiliser une organisation politique qui devait être inséparable de celle-ci, pourquoi? Parce que les bourgeois ont fait une révolution en voulant réaliser un type humain abstrait: l'individu coupé de la nature et de l'espèce; parce ce qu'ils voulaient libérer les hommes des anciennes attaches féodales (dépendances entre hommes et avec la nature). Le problème était de définir quels seraient les liens entre les hommes nouveaux. C'est pourquoi ils formulèrent la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen qui ne furent réalisés que lorsque la révolution/ déboucha sur son terrain pratique bourgeois, c'est-à-dire lorsqu'elle perdit l'espoir de libérer réellement l'humanité (après avoir écrasé les mouvements des Sans-culottes, cf. La Sainte Famille). Tandis que pour le marxisme, l'homme c'est l'espèce humaine; l'homme social a un lien humain avec l'espèce et un lien humain avec la nature (domination de celle-ci). Il est évident que l'Etat du prolétariat ne sera pas un organisme spécial, régi par des règles bien définies, par un droit quelconque, mais sera l'être humain.

" Mais, sans révolution, le socialisme ne peut se réaliser. Il a besoin de cet acte politique, dans la mesure où il a besoin de destruction et de dissolution. Mais là où commence son activité organisatrice, et où émergent son but propre, son âme, le socialisme rejette son enveloppe politique."

Les partis du prolétariat.

Le travail ultérieur de Marx sera d'étudier comment on peut réaliser cela. C'est pourquoi, il passera à une étude précise de la société et indiquera les grandes lignes de sa transformation: propriété de l'espèce, destruction du mercantilisme, etc... Il précisera tout cela dans le Manifeste, puis, à propos de la Commune, dans " La guerre civile en France " (question de la destruction de l'Etat bourgeois et mesures pour limiter le carriérisme, entre autres).

Le parti représente donc cette Gemeinwesen. Il ne peut être défini par des règles bureaucratiques, mais par son être, et l'être du parti, c'est son programme, préfiguration de la société communiste, de l'espèce humaine libérée et consciente.

Corollaire : la révolution n'est pas une question de formes d'organisation. Elle dépend du programme. Seulement il a été prouvé que la forme parti est la plus apte à représenter le programme, à le défendre. Dans ce cas, les règles d'organisation ne sont pas empruntées à la société bourgeoise, mais dérivent de la vision de la société future; ce que nous démontrerons.

L'originalité de la forme parti, Marx l'a tirée de la lutte du prolétariat. D'entrée celui-ci se manifeste comme une nouvelle Gemeinwesen; il manifeste le but vers lequel il tend : une société où il n'y aura pas de propriété privée mais une propriété de l'espèce:

" le prolétariat clame immédiatement, de façon brutale, frappante, violente et tranchante, son opposition à la société de la propriété privée. Le soulèvement silésien commence précisément par là où finissent les insurrections ouvrières anglaises et françaises, avec la conscience de ce qui est l'essence du prolétariat. L'action même a ce caractère de supériorité. On ne détruit pas seulement les machines, ces rivales de l'ouvrier, mais encore les livres de commerce, les titres de propriété; et tandis que tous les autres mouvements ne sont d'abord dirigés que contre le patron industriel, l'ennemi visible, ce mouvement se tourne également contre le banquier, l'ennemi caché. Enfin, pas un seul soulèvement ouvrier anglais n'a été conduit avec autant de vaillance, de supériorité, et d'endurance. "

(...) Que l'on compare cette gigantesque chaussure d'enfant du prolétariat avec la chaussure éculée et naniforme de la bourgeoisie allemande, et l'on devra prédire une forme athlétique à la cendrillon allemande (chose qui s'est amplement vérifiée, maintenant encore nous devons fonder notre stratégie révolutionnaire sur l'action du prolétariat dans ce secteur du globe : invariance du marxisme ! n.d.r.). On doit admettre que le prolétariat allemand est le théoricien du prolétariat européen, tout comme le prolétariat anglais en est l'économiste et le prolétariat français le politicien."

Dans chacun des trois cas, c'est la lutte des prolétaires qui fut critique des différents aspects de l'activité humaine. La connaissance ne nous vient pas directement des bourgeois comme vous voudraient le présenter certains, elle nous vient de la lutte de notre classe; ce n'est pas une sphère particulière de notre activité qui nous vient passivement de la classe adverse; c'est quelque chose de vibrant et de passionné qui a été arraché par le prolétariat à son ennemi de classe. Le jeune Marx avait infiniment raison d'écrire que les idées du communisme :

" qui vainquent notre intelligence, qui conquièrent notre mentalité, auxquelles la raison a lié la conscience, ce sont là des chaînes; dont on ne peut se défaire, qu'on ne peut s'arracher sans s'arracher soi-même le cœur, ce sont des démons que l'homme ne peut vaincre qu'en s'y soumettant. "

(" Le communisme et la Ausburger Zeitung" in " Rheinische Zeitung du 16 octobre 1842).

Marx a donc intégré les trois données et les a retransmises

au prolétariat sous forme de thèses qui forment le programme communiste. Celui-ci est donc né de la lutte et il est cette force impersonnelle au-dessus des générations. Marx et Engels furent le substrat de cette première conscience universelle et ils nous l'ont transmise. Dès le début, Marx fait donc voir que le programme n'est pas le produit d'un individu. Cela rejoint ce que nous affirmons souvent : la révolution sera anonyme ou ne sera pas.

Mais ce but, cette libération, c'est justement ^{vers} cela que la société toute entière tend; aussi la libération du prolétariat est-elle celle de l'humanité (affirmation constante du marxisme). Le programme né de la lutte ne pourra être affirmé que par elle. Ceci nous amène à considérer les conditions de la lutte contre le capital; donc celles du lien entre les prolétaires et le programme; il nous faudra individualiser les périodes de révolution et de contre-révolution. Les prolétaires ne revendent leur mission que s'ils sont sans réserve (intégrons cela dans la dynamique de la société, dans la lutte des classes : est-ce que le capitalisme peut assurer une réserve au prolétaire, lui accorder une sécurité ? cf. La Sainte Famille. Tout cela est relié au problème de la crise et les différents cas qui peuvent se présenter explicité dans les thèses de Rome (1922)).

De là découle une caractéristique importante du parti. Du fait qu'il est la préfiguration de l'homme et de la société communiste, il est la base médiatrice de toute connaissance, pour le prolétaire, c'est-à-dire pour l'homme qui refuse la Gemeinwesen bourgeoise et accepte celle du prolétariat, lutte pour l'imposer et faire triompher l'être humain. La connaissance du parti intègre celle de tous les siècles passés (religion, art, philosophie, science). Le marxisme n'est donc pas uniquement une théorie scientifique (parmi tant d'autres !), il englobe la science et se sert de ses armes révolutionnaires de prévision et de transformation pour arriver au but : la révolution. Le parti est un organe de prévision. S'il n'est pas cela, il se déconsidère.

" De même que le parti bourgeois s'est déconsidéré et a lui-même provoqué sa fin lamentable en croyant fermement qu'avec l' " ère nouvelle " le gouvernement lui était, par la grâce du prince régent, tombé du ciel, de même le parti ouvrier se discréditera bien plus encore en s'imaginant que, grâce à l'ère bismarkienne ou à une quelconque ère prussienne, les a-louettes, par la grâce du roi, lui tomberont toutes rôties dans la bouche. Il est absolument hors de doute que la fatale illusion de Lassalle croyant à une intervention socialiste d'un gouvernement prussien (cf. la critique précédente à Ruge, au sujet de l'utilisation de l'Etat.n.d.r.) sera suivie d'une désillusion, la logique des choses parlera. Mais l'honneur du parti ouvrier exige qu'il repousse ces fantômes avant que l'expérience en ait montré l'inanité (c'est nous qui soulignons parce que nous avons là, corrélativement, la critique de la théorie de l'expérience que nous avons depuis toujours repoussée. n.d.r.). "(Marx à Engels, 18.02.1865)"

Pourquoi cela? parce que :

" la classe ouvrière est révolutionnaire ou elle n'est rien."

Ce qui est le caractère essentiel du prolétariat.

Parti et révolution.

Nous avons donc précisé les liens entre le programme et la classe, c'est-à-dire entre Etat et classe. Il faut préciser comment se fera le mouvement de libération: par la révolution. Quel sera le caractère de cette dernière? Elle sera violente.

" L'industrie enrichit certes un pays, mais elle crée aussi une classe de non-possédants, de pauvres absolus sans aucune réserve, qui s'accroît tumultueusement; une classe qui ne peut plus être abolie par la suite parce qu'elle ne pourra jamais plus acquérir une propriété stable. Près de la moitié des anglais appartiennent à cette classe. Le moindre accroissement dans le commerce enlève le pain à une grande partie de cette classe. Que reste-t-il à ces gens, sinon de se révolter quand de tels événements se produisent? Par sa masse, cette classe est devenue la plus puissante d'Angleterre et malheur aux riches anglais lorsqu'elle en aura pris conscience.

Certes, elle ne l'a pas encore. Le prolétariat anglais commence seulement à avoir une idée de sa force, et cela a été le fruit du soulèvement de l'été dernier. Le caractère de ce soulèvement a été totalement méconnu sur le continent; on croyait qu'il prendrait un caractère grave. Mais celui qui était sur place savait qu'il n'en était pas question. Toute l'affaire reposait sur une illusion: parce que quelques patrons d'usines voulurent diminuer les salaires, tous les travailleurs de l'industrie du coton, du charbon et du fer crurent leur situation menacée, ce qui n'était pas le cas. Les grévistes n'avaient pas de but et n'avaient pas la moindre unité dans la manière de procéder. De là l'indécision dès la moindre résistance de la part des autorités et l'incapacité pour eux de surmonter leur respect de la loi. Lorsque les chartistes s'emparèrent de la direction du mouvement et firent proclamer la "Charte du peuple" devant les foules populaires assemblées, il était trop tard. La seule idée directrice animant vaguement les travailleurs - et les chartistes s'en réclamaient aussi - était celle d'une révolution par la voie légale, une contradiction dans les termes, une impossibilité pratique dont la réalisation conduisit à leur perte. Déjà la première mesure, prise à l'unanimité, l'arrêt des fabriques, était violente et illégale. L'inconsistance de toute l'affaire aurait pu, dès le début, mener à l'écrasement du mouvement, si l'administration n'avait pas été tout à fait prise au dépourvu, indécise et sans moyen d'agir. Et il suffit effectivement d'une faible force militaire et policière pour tenir les masses en laisse. On a vu à Manchester des milliers de travailleurs bloqués dans les squares par quatre ou cinq dragons qui en bouchaient les accès. La "révolution légale" avait tout paralysé. Ainsi toute l'affaire tourna court; chaque travailleur reprit son travail dès qu'il eut dépensé ses économies et qu'il n'eut donc plus rien à manger. L'utilité qui, néanmoins, en résulte pour les non-possédants demeure acquise: la conscience qu'une révolution par la voie pacifique est impossible et que seule une révolution violente des conditions non-naturelles existantes, un renversement radical de l'aristocratie noble et industrielle peut améliorer le sort des prolétaires. Le respect de la loi, propre aux anglais, les retient encore de faire une révolution violente; mais en raison de la situation décrite plus haut, il n'est pas impossible

qu'avant longtemps le prolétariat tout entier ne soit privé de pain, et la crainte de la mort par la faim sera plus forte que la crainte devant la loi. Cette révolution est inévitable; comme tout ce qui se passe en Angleterre, cette révolution ne commencera et ne s'effectuera pas par les principes, mais par les intérêts; ce n'est que de ces intérêts que pourront se développer les principes, c'est-à-dire que la révolution ne sera pas politique mais sociale. " Engels. " Les crises internes ", envoyé de Londres le 30.11.1842 à la Rheinische Zeitung, publié le 10.12.1842.)

Engels anticipe ici les conclusions de Marx exposées dans les articles du Vorwärts de Paris; d'autre part, il caractérise magnifiquement comment se présente le prolétariat en absence de parti. Malheureusement le prolétariat anglais ne devait pas parvenir à se séparer de la Gemeinwesen bourgeoise. Il allait se produire, au contraire, une sorte d'alliance entre les deux classes pour l'exploitation du monde.

" On sait qu'en Angleterre les partis sont identiques aux classes et à la hiérarchie sociale, que les Tories sont identiques à la noblesse et à la fraction bigote et rigoureusement orthodoxe du haut clergé; que les Whigs se composent de fabricants, commerçants et dissenters (protestants non-rattachés à l'église anglicane officielle), en gros la classe bourgeoise élevée; que la bourgeoisie inférieure donne les " radicaux "; enfin le chartisme tire sa force des travailleurs, des prolétaires. L'Angleterre montre ainsi ^{ce} fait remarquable : plus une classe se trouve en bas de la société et est "inculte" dans le sens traditionnel du terme, plus elle est proche du progrès et a un avenir. En gros, c'est la caractéristique de toute époque révolutionnaire; ainsi, par exemple, lors de la révolution religieuse dont le produit fut le christianisme, on voyait que " Heureux sont les pauvres ", " la sagesse de ce monde est devenue folie ", etc. Mais nulle part, ce signe avant-coureur d'une grande révolution n'est jamais apparu aussi nettement marqué et fortement délimité qu'en Angleterre. En Allemagne le mouvement part des classes non seulement cultivées, mais savantes, " (Engels. " Lettres de Londres " publiées par Schweizerische Republik, le 16.05.1843)

Ainsi est répondu à la fameuse question anarchisante : faut-il éduquer les masses pour organiser la révolution ?

Il résulte de ce que nous venons de dire que le prolétariat n'existe que lorsqu'il est révolutionnaire; lorsqu'il a son âme, son programme, il oppose son Etat, c'est-à-dire l'être humain, à la société bourgeoise. Autrement il s'avilit et son âme est bourgeoise. Il devient une chose de cette société. A ce moment-là, il n'a plus de vie, car sa vie c'est la révolution (c. citations antérieures). C'est pourquoi il est dit, dans le Manifeste :

" Le pouvoir politique est, à proprement parler, le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, s'unifie (vereint) nécessairement en une classe, se constitue en classe dominante grâce à une révolution, et, en tant que classe dominante, supprime violemment les anciens rapports de production, il supprime avec ces moyens de production, les conditions d'existence de l'antagonisme des classes, les classes en général et, par là, sa propre domination en tant que classe. "

Classe, programme, parti et révolution, tout cela est précisé. La classe n'agit et donc n'existe que lorsqu'elle se constitue en parti qui se caractérise par son programme (qui est l'âme de celui-ci). Le parti ne peut arriver à réaliser sa mission qu'au travers d'une révolution.

Marx et Engels ne se sont pas contentés d'une "intuition", ils ont montré la réalité du programme. Chaque fois que la question de la lutte révolutionnaire n'était pas la question centrale de leur activité, ils retournaient à leurs "études théoriques", c'est-à-dire préciser le programme. Ils ont découvert la loi générale, la loi enveloppe; ils précisèrent ensuite celles particulières. Ces études n'étaient pas seulement un enrichissement, mais un renforcement potentiel. Ils conduisirent cela en contact avec la lutte prolétarienne : question de l'Etat et de la Commune (cf. l'explication de Lénine dans " L'Etat et la révolution "). Ces études permirent de préciser la description de la société communiste et donc aussi les méthodes pour y parvenir, de même que - par une extrapolation dans le passé - ils précisèrent l'évolution de la société humaine : indications sur une société où il n'y avait pas de luttes de classes (communisme primitif); extrapolation qui s'avéra juste et qui, donc, perdit de ce caractère, lors de la publication des travaux de Morgan, magistralement utilisés par Engels et Marx. C'est dans cette optique que l'on doit voir le travail de ce dernier sur le capital. On peut dire que dans cette œuvre il y a trois moments essentiels : celui de la naissance du capital, celui du capitalisme pleinement développé et, enfin, celui de la société communiste. Pour dévoiler le mouvement historique dans son devenir réel, Marx les oppose sans avertir qu'il passe de l'un à l'autre. C'est pourquoi il fut si facile aux stalinien de théoriser que " Le capital " ne donnait aucune indication sur la société communiste.

Le cycle tourmenté du parti mondial.

Produit de l'histoire, le programme ne pouvait naître que de la lutte du prolétariat. Marx et Engels devaient l'exposer à la classe ouvrière et à l'humanité en 1848 ; " Le manifeste du parti communiste ". Ils devaient l'exprimer clairement dans les statuts de l'A.I.T. Maintenant il s'agit de savoir comment il s'est imposé; pourquoi dans certaines périodes le prolétariat l'abandonne? quelles sont les conditions pour qu'il le retrouve? Ceci c'est le problème de la formation du parti, celui de sa reconstruction qui fut résolu dans les réunions de Naples et de Rome en 1951.

La première phase du mouvement ouvrier est la phase sectaire

" La première phase dans la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie est marquée par le mouvement des sectes. Il a sa raison d'être à une époque où le prolétariat n'est pas encore assez développé pour agir comme classe. Des penseurs individuels font la critique des antagonismes sociaux et donnent des solutions fantastiques que la masse des ouvriers n'a qu'à accepter, à propager, à mettre en pratique. Il est dans la nature de ces sectes, dues à l'initiative de quelques individus, de rester étrangères

fermées à toute activité réelle, à la politique, aux grèves, aux syndicats, en un mot à tout mouvement d'ensemble. La masse du prolétariat reste toujours indifférente ou même hostile à leur propagande. Les ouvriers de Paris et de Lyon ne voulaient pas plus des saint-simoniens, des fouriéristes, des icariens, que les chartistes et les trade-unionistes anglais ne voulaient des owenistes. Les sectes, levier du mouvement à leur origine, deviennent un obstacle dès qu'il les dépasse; alors elles deviennent réactionnaires; exemples : les sectes en France et en Angleterre, et dernièrement les lassaliens en Allemagne qui, après avoir entravé durant des années l'organisation du prolétariat, ont fini par devenir de simples instruments de police. Bref elles représentent l'enfance du mouvement prolétaire, comme l'astrologie et l'alchimie sont l'enfance de la science. Pour que la fondation de l'Internationale devienne possible, il fallait que le prolétariat eût dépassé cette phase.

En face des organisations fantaisistes et antagonistes des sectes, l'Internationale est l'organisation réelle et militante de la classe prolétaire dans tous les pays, liés les uns aux autres, dans leur lutte commune contre les capitalistes, les propriétaires fonciers et leur pouvoir de classe organisé dans l'Etat." (Les prétendues scissions dans l'Internationale. 1872)

Toute cette période correspond à celle de la contre-révolution qui a suivi 1815; elle voit le maximum de développement des sociétés secrètes. C'est pourquoi, il est dit dans le Manifeste ;

" Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. "

Nous reviendrons sur cette question avec l'étude du blanquisme qui est en même temps celle du lien d'une minorité à la masse. Pour que le programme pût être défendu par une organisation, il fallait que le mouvement ait dépassé le stade indiqué. A ce moment-là se posait la question de l'imposer. C'est pourquoi Marx et Engels luttèrent pied et à pied au sein de l'A.I.T. pour le faire triompher. Rappelons encore une fois la lettre de Marx à Bolte: l'histoire de l'A.I.T. est celle de la lutte entre le conseil général de Londres et les sections nationales (cf. ci-dessus, p.2) Cela veut dire que le parti a agi à l'intérieur de l'organisation prolétarienne et, à la conférence de Londres de 1871, le parti-programme triomphe :

" Considérant

que dans le préambule des statuts, il est dit : "L'émancipation économique de la classe des travailleurs est le grand but final auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen";

que l'Adresse inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs (1864) affirme : " Les maîtres de la terre et les maîtres du capital exploitent toujours leurs privilèges politiques pour défendre et perpétuer leurs monopoles économiques. Bien éloignés de servir l'émancipation des travailleurs, ils continueront à placer dans cette voie tous les obstacles possibles (...) La conquête du pouvoir politique est par conséquent devenu le grand devoir de la classe des travailleurs:

que le congrès de Lausanne (1867) a déclaré : " L'émancipation sociale des travailleurs est inséparablement liée à leur émancipation politique;

que la déclaration du conseil général sur le prétendu complot de l'internationale française à la veille du plébiscite (1870) contient le passage suivant : "D'après l'énoncé de nos statuts, toutes nos sections d'Angleterre; du continent et d'Amérique ont indubitablement et expressément le devoir de constituer non seulement les noyaux de l'organisation de la lutte du prolétariat, mais doivent également soutenir dans leurs pays respectifs tout mouvement politique qui sert à atteindre notre but final, l'émancipation économique de la classes des travailleurs..."

Considérant en outre :

que l'Internationale doit faire face à une réaction déchaînée qui écrase sans vergogne toute tentative d'émancipation des travailleurs et qui s'efforce de perpétuer par la force brutale la différence entre les classes et la domination politique des classes possédantes reposant sur elle;

que contre la violence collective des classes possédante le prolétariat ne peut agir que comme classe, en se constituant lui-même en parti politique distinct, en opposition à toutes les vieilles formations de parti des classe possédantes;

que cette constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but final : la suppression des classes;

que l'union des forces particulières, que les travailleurs ont déjà réalisée jusqu'à un certain point par les luttes économiques, doit servir également de levier pour la masse de cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique de ses exploités;

pour ces motifs, la conférence rappellé à tous les membres de l'Internationale

que, dans la situation de lutte du prolétariat, son mouvement économique et son activité politique sont inséparablement liés."

la

De plus la création de I^o Internationale comme celle de la II^o (produites toutes les deux par la lutte du prolétariat), fut aussi la tentative d'empêcher le mouvement de tomber sous la coupe de anarchistes et des réformistes. La III^o Internationale se créera à son tour, en pleine lutte révolutionnaire.

Pour comprendre cela il faut envisager deux points :

1. - lien entre organisation-parti et programme-parti.
2. - Quelles sont les situations, quels sont les moments favorables à la fondation du parti?

1. - Dans sa lettre à Freiligrath (. 29.02.1860) Marx a précisé ces éléments :

" Je remarque tout d'abord : après que, sur ma demande, la "ligue " a été dissoute en novembre 1852, je n'ai jamais plus appartenu - ni n'appartiens - à une quelconque société secrète ou publique; que donc le parti, dans son sens éphémère, a cessé d'exister pour moi depuis huit ans. " (C'est nous qui soulignons.n.d.r.)

Cela veut dire : le parti en tant que groupement d'hommes (organisation). Le lien avec le point 2 s'effectue par l'intermédiaire

de la question : pourquoi dissoudre cette organisation ? Marx répond en expliquant ce qu'est une phase de recul, une phase contre-révolutionnaire.

Nous devons relier organiquement cette réponse aux exposés de la réunion de Naples (1951) sur le marxisme théorie de la contre-révolution et sur la nature capitaliste révolutionnaire de la Russie. Dans cette dernière étude il était affirmé que notre mouvement avait déjà connu d'autres périodes contre-révolutionnaires c'est pourquoi il ne fallait pas mettre la question russe au centre de notre activité, ce qui tôt ou tard pouvait déboucher dans une vision contingentiste.

Dans ces périodes le parti se réduit aux seuls camarades qui ont refusé d'une façon ou d'une autre la victoire de la classe adverse, que beaucoup de militants théorisent en voulant faire quelque chose à tout prix, afin de " sortir de la situation ". Pour Marx et Engels, l'histoire n'est qu'une continuelle transformation de la nature humaine; une période de recul ne peut pas engendrer de bons militants. Ceux qui restent, il faut les protéger de la corruption de ce monde, ce qui n'est pas facile.

" Peut-on au milieu des relations bourgeoises, ou commerce, échapper à la boue. Ce n'est que là qu'elle est naturellement à sa place.

(...) L'honnête infamie ou l'infame honnêteté de la morale solvable (...) ne vaut pas pour moi un liard de plus que l'irresponsable infamie dont ni les premières communautés chrétiennes, ni le club des jacobins, ni feu notre "Ligue " n'ont pu se préserver. Mais on s'habitue dans le commerce bourgeois, à perdre le sentiment de la respectable infamie ou de l'infame respectabilité."

Aucune utopie sur l'homme; donc aucun activisme; cordon sanitaire autour du parti comme cela fut clarifié dans un " filo del tempo".

Ce retrait de l'action, volonté délibérée de refuser celle sur un terrain bourgeois, puisque celle du prolétariat, autonome, n'est plus possible, a fait que Marx a " été attaqué à plusieurs reprises, sinon ouvertement du moins de façon compréhensible à cause de cette inactivité. " Comme nous l'avons souvent dit : musique de la contre-révolution, paroles d'hier. Aujourd'hui, il en est de même: on nous reproche notre "inactivité" parce que nous refusons de nous lancer dans le tourbillon de la corruption bourgeoise; notre action leur est incompréhensible.

Pourquoi le parti ne disparaît jamais.

Ceci posé, Marx précise ce qu'est la vie du parti

" La " Ligue " comme la " Société des saisons " de Paris (notion internationale du parti, n.d.r.) comme cent autres sociétés, ne fut qu'un épisode dans l'histoire du parti qui naît spontanément (naturwüchsig) du sol de la société moderne" (c'est nous qui soulignons, n.d.r.) La formation de l'organisation est un produit des antagonismes de cette société. Si la classe a été battue, si son organisation de lutte a perdu son caractère révolutionnaire en rejetant le programme, ou bien si elle a été détruite au

cours d'un heurt armé, une nouvelle organisation réapparaîtra spontanément ; les constates sociaux aboutiront à son explosion sur la scène de l'histoire : le parti réapparaîtra.

Le parti n'est donc pas uniquement cette notion différentielle, cette organisation dont la vie dépend du sort de la lutte des classes. Quelle est sa notion intégrale ?

" J'ai, de plus, essayé d'écarter le malentendu selon lequel je comprendrais par "parti" une ligue morte depuis 8 ans, ou une rédaction de journal dissoute depuis douze ans. J'entends le terme " Parti " dans sa large acceptation historique. " (c'est nous qui soulignons n.d.r.). C'est-à-dire cette préfiguration de la société future préfiguration de l'homme futur, l'être humain, qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme.

C'est l'attachement à cet être, en apparence nié dans les périodes de contre-révolution (tout comme, à l'heure actuelle, la révolution semble être, à tout un chacun, une utopie) qui permet de résister. La lutte pour rester sur cette position est notre action. A la séance du comité central de la Ligue des communistes du 15.09.1850, Marx disait :

" Schapper a mal compris ma proposition. Sitôt que ma proposition sera adoptée, nous nous séparerons, les deux fractions se sépareront et les personnes seront sans aucune relation entre elles. Mais elles seront dans la même ligue et sous la même autorité. Vous pouvez même garder la grande masse des membres de la Ligue. En ce qui concerne les sacrifices personnels, j'en ai apportés autant que quiconque, mais pour la classe et non pour les personnes. En ce qui concerne l'enthousiasme, il n'en faut guère pour appartenir à un parti dont on croit qu'il viendra au pouvoir. J'ai toujours fait fi de l'opinion momentanée du prolétariat. Nous nous dévouons à un parti qui, précisément, dans son intérêt, ne doit pas arriver au pouvoir. (...) Louis Blanc nous fournit le meilleur exemple de ce qu'on effectue lorsqu'on arrive trop tôt au pouvoir. "

Plus généralement cette question se relie à celle de savoir dans quelles conditions il peut y avoir une action; quel est le lien entre celle-ci et la conscience, ce que nous allons préciser.

Auparavant faisons remarquer que le fait de gaspiller inutilement des énergies dans les périodes de recul, hypothèque la rencontre historique entre l'organisation du prolétariat et son programme intégral:

" Mais de tels événements se préparent en Russie où l'avant-garde de la révolution engagera la bataille. A notre avis, c'est cela et son inévitable répercussion en Allemagne, qu'on doit attendre, et alors viendra le temps d'une démonstration grandiose et de l'instauration d'une internationale (Engels dit ici, en d'autres termes, ce que Marx a expliqué à Freiligrath, n.d.r.), officielle, formelle, qui ne pourra plus être une société de propagande mais seulement une société en vue de l'action. Nous sommes donc fermement d'avis qu'on ne doit pas affaiblir (c'est nous qui soulignons n.d.r.) un aussi excellent moyen de combat en le gaspillant et en l'usant, à un moment encore relativement calme, à la veille de la révolution. " (Engels à J.P. Becker. 10.02.1832)

Sur ce dernier point, tous les marxistes se rejoignent. Il n'y a qu'à rappeler les luttes de Lénine et du parti bolchevik, celles de Trotsky, tout le travail de la gauche pour clarifier que, pour nous, l'insurrection est un art.

Ce qui se manifeste dans les périodes de révolution comme dans celles de recul, c'est la continuité de notre être, c'est l'affirmation de notre " programme-parti " dans sa large acception historique.

Refus de l'anarchisme pour sauver le programme.

Marx et Engels luttèrent au sein de l'A.I.T. pour faire triompher le programme (non leur idéologie personnelle, vision étroite des anarchistes et de tous nos adversaires). Le point de friction n'était pas sur la vision finale. Tout le monde veut le communisme, même les bourgeois (Cf. Lénine à ce sujet) mais sur le moyen d'y parvenir, sur " l'outil " de la libération : la dictature du prolétariat. C'est la revendication de celle-ci qui est la caractéristique des marxistes (lettre à Wedeyemer). Rappelons le mouvement : la classe n'agit en tant que telle que lorsqu'elle se constitue en parti qui représente les intérêts de cette classe et par là - vues les caractéristiques de cette dernière - ceux de l'humanité entière; le parti conquiert le pouvoir, détruit l'Etat bourgeois; le prolétariat s'érige en classe dominante et donc en Etat dont la fonction n'est plus politique mais sociale : arriver à ce que l'être humain soit la véritable Gemeinwesen de l'homme. La destruction des classes en est la condition sine qua non. Voilà le point de friction fondamental avec Bakounine.

" Elle (l'Alliance) veut avant tout l'égalisation politique économique et sociale des classes " , lisons-nous dans son article 2.

L'égalisation des classes, dans son sens littéral, aboutit à l'harmonie entre capital et travail que les socialistes bourgeois ont prêchée avec tant d'insistance. Le grand but de l'Association Internationale des Travailleurs n'est pas l'égalisation des classes - un contre-sens logique, impossible à réaliser - mais au contraire la suppression des classes, ce vrai secret du mouvement prolétarien." (Les prétendues scissions dans l'internationale. 1872)

Ce secret est conservé dans le parti qui est la dissolution de toutes les énigmes, donc de tous les antagonismes engendrés par la société de classes.

" Elle affirme (la circulaire de la Fédération du Jura n.d. r.) que selon les statuts et les décisions du congrès de fondation, l'Internationale n'est rien d'autre qu'une " libre fédération de sections autonomes ", qui a pour but l'émancipation des travailleurs par les travailleurs, " en dehors de toute autorité dirigeante, même si elle résulte d'un libre consentement", D'après cela, le conseil général ne serait rien d'autre qu' " un simple bureau de statistiques et de correspondance". Cette base originelle aurait été très vite faussée d'abord par le droit donné au conseil général de se compléter lui-même à l'aide de nouveaux mem-

bres et plus encore par la résolution du congrès de Bâle qui donnait le droit au conseil général de suspendre toute section jusqu'au prochain congrès et de régler provisoirement les différends jusqu'à ce que ce congrès se soit prononcé. Par là on aurait donné au conseil général un pouvoir dangereux; la libre union des sections autonomes aurait été transformée en une organisation hiérarchisée et autoritaire de sections "disciplinées", si bien que "les sections seraient entièrement entre les mains du conseil général, qui peut refuser, à son gré, les admissions ou suspendre leurs activités."

Pour nos lecteurs allemands qui connaissent que trop la valeur d'une organisation, qui est capable de se défendre, tout cela apparaîtra très étonnant...

Mais la lutte pour l'émancipation de la classe des travailleurs n'est, pour Bakounine et ses compagnons, qu'un simple prétexte; le but véritable est tout autre.

La société future ne doit être rien d'autre que la généralisation de l'organisation, que l'internationale se sera donnée (dit, cette même circulaire, n.d.r.). Nous devons donc veiller à ce que cette organisation se rapproche autant que possible de notre idéal... L'internationale, le germe de la société humaine future (harmonie entre les classes et entre travail et capital, rappelons-le, n.d.r.) est tenue d'être dès maintenant une copie fidèle de nos principes de liberté et de fédéralisme et doit repousser de son sein tout principe qui tend à l'autorité et à la dictature.

Nous autres allemands nous sommes décriés à cause de notre mysticisme; ; mais, de très loin, nous n'atteignons pas un tel mysticisme. L'internationale, un modèle, où il n'y aurait plus de fusillades versaillaises, de tribunaux militaires, d'armées permanentes, d'interceptions de courrier, de tribunal pénal de Brunswick! Précisément maintenant où nous devons défendre notre peau des pieds et des mains, le prolétariat ne devrait pas s'organiser en fonction de la lutte qu'on lui impose à chaque jour, à chaque heure, mais d'après les représentations que quelques esprits chimériques se font d'une vague société future! Représentons-nous ce que deviendrait notre propre organisation allemande, si elle s'organisait d'après ce modèle. (...) Si les Stieber et ses comparses, si tout le cabinet noir, si tous les officiers prussiens entraient, sur ordre, dans l'organisation social-démocrate afin de la détruire, le comité ou plutôt le bureau de correspondance et de statistique ne devrait surtout pas se défendre car cela serait introduire une organisation hiérarchisée et autoritaire! et surtout pas de sections disciplinées! pas de discipline de parti, pas de centralisation de forces en un point, pas d'armes de lutte! Bref, où irions-nous avec une telle organisation? A la lâche et rampante organisation des premiers chrétiens, de ces esclaves qui acceptaient avec remerciement chaque coup de pied et qui, grâce à des flagorneurs, fournirent la victoire à leur religion, trois siècles après, il est vrai. C'est une méthode de révolution que le prolétariat n'imitera certes pas." (Engels: "Le Congrès de Sonvillers et l'internationale." Volkstaat, 10.01.1872)

Les différentes phases de la vie du parti.

Nous pouvons préciser maintenant la vie du parti.

1° - Phase des sectes.

2° - Développement du parti pendant la période 1840-1848

3° - Période de recul qui commence en 1850. Il est préférable de dissoudre la Ligue à cause de ce que nous venons de dire, et, parce que le moment n'est pas venu pour le parti de prendre le pouvoir. La classe a été battue.

" Si donc nous avons été battus, nous n'avons donc rien d'autre à faire qu'à recommencer depuis le début. La période de repos, probablement fort courte, qui nous est accordée entre la fin du premier et le début du second acte du mouvement, nous donne, heureusement, le temps pour une partie vraiment nécessaire de notre tâche : la recherche des causes qui ont irrésistiblement déclenché le dernier soulèvement et en ont, en même temps, amené l'échec; causes qu'il ne faut pas chercher dans d'accidentels efforts, talents, fautes, erreurs, ou à des trahisons de quelques chefs, mais dans l'état social général et les conditions d'existence de chacune des nations affectées par l'agitation révolutionnaire. " (Engels. " Révolution et contre-révolution en Allemagne. ")

Ceci vaut pour l'involution qui s'est manifestée en 1926. D'où l'erreur de Trotsky croyant pouvoir reconstruire une internationale. Cette involution nous a révélé toutes les erreurs dévoilées par Engels. Au lieu d'une saine étude, d'un bilan qui aurait permis de préparer l'autre montée révolutionnaire, on est allé chercher la cause de la défaite dans la trahison des chefs, dans les crimes de Staline, la passivité des masses, la mauvaise application de mots d'ordre (cf. par exemple, la critique de Trotsky au mouvement allemand des années 30). Seuls nous avons posé correctement le problème et nous avons déclaré : nous avons été battus, mais...

4° - Reconstruction du mouvement qui s'accélère avec la crise de 1857. Marx et Engels étudient à fond le pourquoi de la défaite. Leur retrait de la Ligue ne signifie pas acceptation de cette dernière. Au contraire, ils se préoccupent de savoir si la révolution ne pourrait pas se déchaîner ailleurs : en Inde, en Chine, et, venir radicaliser la lutte du prolétariat en occident. Lénine aura la même position; c'est aussi la nôtre.

1864. Fondation de la I^o Internationale. Elle s'effectue dans une phase de montée du mouvement prolétarien; seulement les conditions n'étaient pas tout à fait favorables mais le prolétariat tendait à dépasser sa phase des sectes et réclamait cette organisation internationale. De plus, il y avait le péril anarchiste. Or, accaparé par les anarchistes, le mouvement risquait tout simplement de sombrer dans des formes inférieures de lutte. C'est pourquoi Marx et Engels jugèrent cette fondation nécessaire.

1871. Le prolétariat prend le pouvoir. Les caractéristiques de la Commune seront analysées dans l'étude sur le mouvement ouvrier français et dans la question militaire. Dans tous les cas, la classe est battue et ce d'un point de vue international.

Dans la nouvelle période (post-1871) comme dans celle qui s'ouvrit après 1850, l'action est surtout l'étude théorique. En

1851 (13.02), Engels écrivait à Marx :

" A quoi serviront tous les cancanes et toutes les stupidités que toute la populace de l'émigration pourra faire sur ton compte, si tu y réponds par ton Economie."

Le 29.11.1871, Marx écrivait à De Paepe :

" Je vous avais déjà dit à Londres que je me posais souvent la question si le temps n'était pas arrivé de me retirer du Conseil général. Plus la société se développe, plus mon temps se perd, et après tout, il faut finir le " Capital ", "Il est vrai,

Il est vrai, il fallait donner aux travailleurs leur outil de combat.

5° - En 1871, Marx fait un nouveau bilan et il précise les conditions de la lutte. Il précise le lien entre la volonté des hommes et leur action. Il précise que le parti-programme a été produit à un moment donné de la lutte de l'humanité, que l'organisation prolétarienne ne peut se développer qu'avec une certaine ampleur de la lutte de classe, c'est-à-dire pour la rencontre de la classe avec son programme. Autrement dit le parti ne se forme pas par la volonté directe des hommes. Il se recrée dans des périodes déterminées. Il s'agit de savoir comment les révolutionnaires peuvent préparer les meilleures conditions pour le retour du parti sur la scène de l'histoire. Tout cela est expliqué dans le discours de Marx du 25.09.1871.

" Le grand succès qui a couronné jusqu'à présent ses efforts (de l'A.I.T., n.d.r.) doit être attribué à des circonstances qui sont en dehors du pouvoir de ses membres. La fondation, elle-même, de l'Internationale a été le produit de ces circonstances et non celui des efforts des hommes qui s'étaient dédiés à cette tâche. Elle n'a pas été l'œuvre d'une poignée de politiciens habiles; tous les politiciens du monde réunis n'auraient pas pu créer les conditions et les circonstances qui furent nécessaires au succès de l'Internationale. L'Internationale n'est pas montée sur la scène publique avec une croyance particulière. Sa tâche a été d'organiser les forces de la classe ouvrière, de relier et d'unir les différents mouvements ouvriers. Les conditions qui ont donné à l'association une impulsion aussi violente sont les mêmes que celles auxquelles les travailleurs sont de plus en plus soumis dans le monde, et c'est cela le secret du succès. (...) Avant qu'une transformation (socialisme) ne soit possible, une dictature du prolétariat est nécessaire, et sa première présupposition est une armée du prolétariat. Les classes laborieuses doivent conquérir par la lutte sur le champ de bataille le droit à leur émancipation. Il est du devoir de l'Internationale d'organiser et d'unifier les forces des travailleurs pour le combat futur. "The World. 15.10.1871.

6. - 1871- 1889. Période de reconstruction du mouvement qui aboutit à la fondation de la II^e Internationale qui fut un peu "forcée". En effet celle-ci était surtout réclamée par les possibilistes et les divers reformistes. C'est pour éviter que le mouvement mondial ne tombe sous leur coupe qu'Engels accepta sa fondation (cf. correspondance Engels-Lafargue et celle entre Marx, Engels, Sorge et autres).

En 1889, le programme a subi l'épreuve de la pratique et il en est sorti renforcé. La Commune de 1871 a permis de préciser la théorie de l'Etat. Le cycle du mouvement prolétarien est, depuis lors, terminé. Plus aucun phénomène social ne " peut mettre en cause " le marxisme. Seule restait l'hypothèse d'une évolution non catastrophique de la société et donc celle d'une révolution pacifique. La guerre de 1914 montra l'inanité de tout cela.

La vision réformiste ne put s'imposer qu'à cause du développement de l'impérialisme qui reporta pendant un certain temps les contradictions dans les pays colonisés. Seuls les groupes qui étaient restés sur la base du programme intégral assurèrent la continuité de l'être humain = parti-programme.

La dernière tempête contre-révolutionnaire.

Les erreurs de tactique empêchèrent la réorganisation du prolétariat en parti communiste mondial. Ce sont les erreurs du front unique, d'une vision trop " pressée " qui firent que le prolétariat russe ne put avoir l'aide du prolétariat mondial. Cette tactique, en un certain sens, reconnaissait la défaite du prolétariat occidental et la théorisa. Sur ces erreurs se greffa la théorie de la contre-révolution. Ici, nous atteignons le stade le plus difficile, le plus long et le plus douloureux du développement du mouvement ouvrier. La contre-révolution triompha sous le masque de la révolution. Pour pouvoir l'emporter sur celle-ci il ne suffit pas de se mettre sur le terrain des " dirigeants russes " (erreur de Trotsky). Il ne faut pas considérer la question russe comme une question centrale. La validité du marxisme ne dépendait en aucune façon de la réussite ou non de la révolution russe parce qu'il avait été démontré vrai dans chacune de ses parties. De la réussite de la révolution russe ne pouvait dépendre que la victoire mondiale du prolétariat. Or, comme cela a été plusieurs fois démontré la victoire du socialisme en Russie dépendait de la prise du pouvoir de la part du prolétariat en Occident. Si vérification, il devait y avoir, il fallait la chercher dans notre aire occidentale.

La continuité n'a pas été détruite. La Gauche a défendu le programme. Sur tous les plans, théorique, pratique ou tactique, elle a exposé dans toute sa pureté les données de celui-ci. Mieux elle a fait une nouvelle sommation, en ordonnant tous les éléments épars dans le marxisme et qui, par suite de la lutte, n'avaient pu être ordonnés de manière organique en un ensemble de thèses qui ne prétendent pas avoir trouvé quelque chose de nouveau mais avoir ordonné en vue d'une lutte plus efficace. Ce sont les thèses de Rome (1922), celles de Lyon (1926), tous les travaux sur le parti.

Le prolétariat abandonne son programme dans les périodes de défaite. Ce dernier n'est plus défendu que par une faible minorité. Seulement le programme-parti sort toujours renforcé de la lutte. Celle menée de 1926 à nos jours le prouve amplement.

Cette lutte se fait avec mise en évidence critique du démasquage toujours plus grand que, dans la pratique, les russes sont conduits à opérer. Elle consiste à démontrer comment ils sont amenés à créer de nouvelles catégories pour faire cadrer la réalité avec leurs positions générales. Nous savons que les bases pour la fondation du parti communiste mondial n'existeront que lorsque le démasquage critique et pratique aura été porté jusqu'au bout : l'aveu. Seulement nous savons aussi que, ce dernier, le prolétariat devra l'arracher dans la lutte. Il retrouvera alors son programme, aujourd'hui dénaturé, prostitué. Notre tâche: nous pouvons la présenter au travers de cette comparaison: Jésus chassa à coups de fouet les marchands qui se trouvaient dans le Temple; nous devons chasser tous ceux qui vendent leur marchandise théorique en la baptisant marxisme. Donc encore une fois, invariance, c'est-à-dire continuité de notre être humain = parti-programme.

C'est seulement en envisageant le parti de cette façon que l'on peut intégrer l'apparente opposition entre le fait de proclamer possible la révolution communiste en 1343 et l'affirmation de 1359 (déjà sous une autre forme dans l'"Idéologie allemande") que toute forme sociale ne disparaît qu'après avoir épuisé toutes ses possibilités.

Par la révolution communiste, il est possible d'abrégier la phase capitaliste qui est une phase transitoire, à partir du moment où il ya un développement des forces productives tel qu'il engendre une classe qui puisse s'appropriier l'être humain. A partir de ce moment le communisme est possible. Enoncer cela n'est pas se faire des illusions sur les capacités de résistance de la classe adverse qui peut encore accomplir "certaines réalisations" qui freinent le mouvement de libération parce qu'elles provoquent le surgissement de l'opportunisme dans les rangs du prolétariat. Connaissant tout cela, Marx et Engels purent préparer les troupes pour la retraite, après la défaite. Tous les autres mouvements mirent ou mettent toutes leurs forces dans la bataille et sont complètement détruits. C'est de cette vision dialectique que naît notre continuité historique (cf. cette question que l'on pourrait intituler anti-fatalisme et anti-activisme dans les thèses de Lyon, 1926).

Dans tous les cas, à l'heure actuelle, nous sommes arrivés au point indiqué par Marx où la forme sociale a épuisé toutes ses possibilités (du moins dans une très grande partie du monde). Nous saluons avec joie le grand mouvement d'expropriation qui se développe à l'échelle de la planète, car, plus il prend de l'ampleur, plus la réappropriation de la nature humaine est possible, plus le communisme est actuel.

FONCTION DE LA FORME PARTI

La fonction du parti dérive de la lutte dans la société actuelle et de la description de la société communiste.

1° - Organisation des ouvriers, organisation de la force et direction de la violence.

" Le mouvement politique de la classe ouvrière a naturellement pour but final la conquête, pour elle, du pouvoir politique. Pour cela, est nécessaire une organisation préalable, développée jusqu'à un certain point de la classe ouvrière, qui résulte de ses luttes économiques.

Mais d'autre part, tout mouvement dans lequel la classe ouvrière s'oppose, en tant que classe aux classes dominantes, et s'efforce d'exercer sur celles-ci une pression du dehors, est un mouvement politique. Par exemple, la tentative, dans une seule usine ou même dans une branche industrielle, d'obtenir des capitalistes individuels par des grèves, etc., une réduction de la journée de travail, est un mouvement purement économique; par contre, le mouvement visant à extorquer une loi sur la journée de 8 heures, etc., est un mouvement politique. Et c'est ainsi que partout un mouvement politique naît des mouvements économiques isolés des ouvriers, c'est-à-dire un mouvement de la classe pour faire agir ses intérêts sous une forme universelle, sous une forme qui possède une force contraignante sociale universelle. Si ces mouvements supposent une certaine organisation préalable, ils sont, tout autant, un moyen de développer cette organisation.

Là où le prolétariat n'a pas encore progressé dans son organisation pour entreprendre une campagne décisive contre le pouvoir collectif, c'est-à-dire le pouvoir politique de la classe dominante, il a besoin d'être éduqué à cette fin par une agitation incessante contre l'attitude politique hostile des classes dominantes. Sans quoi, le prolétariat reste un jouet entre les mains de ces classes. " (Marx à Bolte. 23.11.1871)

Le parti permet donc l'organisation de la classe. Ensuite, il va être le sujet de la dictature du prolétariat:

" Art. I. Le but de l'association est le renversement de toutes les classes privilégiées, leur soumission à la dictature des prolétaires dans laquelle la révolution en permanence sera maintenue jusqu'à la réalisation du communisme, qui sera la dernière forme d'organisation de la famille humaine.

Art. II. Pour contribuer à la réalisation de ce but, l'association constituera des liens de solidarité entre toutes les fractions du parti communiste révolutionnaire en faisant disparaître, conformément au principe de la fraternité républicaine, toutes les barrières nationales."

(Société universelle des Communistes révolutionnaires. 1850)

C'est cette dictature qui permet de détruire l'Etat bourgeois, ce qui impulse la transformation sociale (cf. Engels in Anti-Dühring). Cette dictature est nécessaire historiquement donc elle est "libre". Ici, nous devons préciser que nous ne sommes pas pour n'importe quelle dictature et que cette dernière est un moyen; nous nous préoccupons de savoir contre qui elle doit être faite, contre quoi, au nom de qui, au nom de quoi. A ce point de vue, on peut dire que seules les dictatures réactionnaires, qui visent au maintien d'une oppression de classe, sont autoritaires parce que refusées par l'homme (n'étant pas nécessaires à son développement et parce qu'elles accaparent la Gemeinwesen pour exploiter celui-ci). La dictature révolutionnaire n'est plus autoritaire puisqu'elle est acceptée par l'homme comme une libération, puisque cette nouvelle Gemeinwesen aura de plus en plus tendance à s'identifier à l'être humain, donc, de ce fait, à disparaître en tant que phénomène en dehors de l'homme. Lénine disait : la dictature du prolétariat est celle de l'immense majorité sur la minorité, par opposition à celle de la classe bourgeoise. D'autre part, Marx a démontré dans le " Capital " que cette dernière devient toujours plus dictature du capital; donc elle devient elle-même extérieure à la classe. En effet, durant la période révolutionnaire le pouvoir dictatorial de la bourgeoisie a permis

l'essor de la production par destruction des entraves liées à l'existence de la société féodale. De ce fait, à l'origine, le capital et son capitaliste sont identiques et la liberté de l'un rejaillit sur l'autre. Par la suite, avec la concentration capitaliste, en liaison avec la baisse tendancielle du taux de profit, le capitaliste tend à se séparer de son avoir et, lui, qui était l'être du capital, en devient sa propriété. Le capitaliste en tant que personnage disparaît:

....

" Le caractère social des forces productives contraint les capitalistes eux-mêmes à abandonner les grands organismes de production et de communication à des sociétés par actions d'abord, à des trusts et à l'Etat ensuite. La bourgeoisie devient une classe superflue: toutes les fonctions sociales sont maintenant remplies par des employés salariés. " (Engels. Anti-Dühring).

La liberté disparaît ou, plutôt, elle n'est plus que celle du capital. Celui-ci devient une force impersonnelle qui est servie par une bureaucratie (pathologie des classes) laquelle devient l'organisation de l'Etat moderne; autrement dit l'Etat devient l'Etat-capital avec son administration bureaucratique. Tous les individus de cette société participent au capital; ils doivent recevoir un profit proportionnel à la somme qu'ils ont investie. L'Etat moderne doit faire respecter cette opération, cette péréquation. D'où la contradiction criante de notre époque : un Etat de plus en plus oppresseur et la demande, de la part des individus, qu'il soit de plus en plus fort (la dernière crise française, liée à la guerre d'Algérie, en est une enième démonstration). La dictature bourgeoise est devenue une force monstrueuse étrangère à l'homme empêchant le devenir de la société qui, dans sa totalité, tend au communisme. Le capitalisme lui-même tend à disparaître (cf. la passage de Marx dans le " Capital " - L.II. t.4.p. 110-111 - à propos de la jouissance et des besoins. On doit rattacher cela à la théorie des besoins qui serait une théorie des attributs de la nature humaine.).

C'est contre cette dictature que le prolétariat doit lutter. La destruction de cette dernière est celle de la suppression de la maladie de l'homme; l'instauration de la dictature du prolétariat est sa régénération par l'appropriation de la nature humaine. Ainsi dissolution des antithèses individu-Etat, individu-espèce, liberté-autorité-nécessité.

La dictature du prolétariat fut suggérée à Marx par les événements de la révolution bourgeoise, par Babeuf, par les luttes du prolétariat français, avec sa forme spécifique le blanquisme (sans oublier Flora Tristan) par celle des ouvriers anglais et allemands.

Les ouvriers exprimaient sur le plan pratique l'exigence théorique formulée par Marx dans sa critique à Hegel : qui a la force a raison. Ils ont rejeté toutes les méthodes de lutte et aspirèrent à une forme de pouvoir qui put permettre l'accouchement d'une société sans classe. Il est important de noter que Marx s'appuie toujours sur la réalité pour établir sa théorie (cf. la même démarche en ce qui concerne la question de l'Etat et les enseignements de la Commune). De là découlent:

a - Le parti est une minorité de la classe.

b - Unification du prolétariat à l'échelle internationale pour arriver à la prise du pouvoir; caractère international de la révolution et du communisme:

" L'importance du communisme ne réside pas dans le fait qu'il soit une question de notre temps et d'une importance extrême pour la France et l'Angleterre. Le communisme a une importance européenne... " (Marx. " Le communisme et la Allgemeine Zeitung. 1842.)

Le parti doit unifier la lutte et lui faire perdre son caractère limité.

c - La lutte de classe est une guerre. Il faut donc une armée. Se pose donc la question de neutraliser certaines couches sociales, la question des alliés; il faut se ménager une base de repli en cas de défaite.

Nous avons, comme Marx l'a souligné maintes fois, une passion ardente pour l'homme et sa libération; mais ce n'est pas pour cela que nous allons nous jeter inconsidérément, à corps perdu, dans la bataille. Il nous faut toujours essayer de dominer la stratégie, le terrain de la la lutte. Dans le cas contraire notre adversaire s'assurera tôt ou tard, du maintien de l'ordre (cf. les anarchistes et leur précipitation). Pour nous l'insurrection est un art.

Caractéristiques du parti de demain

Etant donné qu'il est préfiguration de la société communiste, le parti ne peut pas s'accomoder d'un mécanisme, d'un principe de vie, d'organisation qui soit lié à la société bourgeoise; il doit réaliser la destruction de celle-ci.

1. - Refus du mécanisme démocratique. Notre position est : le centralisme organisé.

2. - Anti-individualisme. Le parti réalise l'anticipation du cerveau social. Toute connaissance est médiatisée par le parti, toute action aussi. Le militant n'a pas à chercher la vérité, elle lui est donnée par le parti (la vérité dans le domaine social; dans les autres domaines, on ne pourra y parvenir qu'après la révolution). Tendance à réaliser l'homme social.

3. - Refus de tout mercantilisme, de tout carriérisme sous quelque forme que ce soit. Le lien entre les camarades, la manifestation de ceux-ci entre eux doit s'inspirer du commentaire de Marx au livre de James Mill; toute activité, toute manifestation doit être celle de l'affirmation de la joie humaine par communication avec l'autre et, ici, avec la société future.

4° - Abolition des antagonismes sociaux, liés aux classes. Dans le parti on ne connaît que des militants communistes. Sur le plan pratique cela correspond à la nécessité de l'implantation du parti sur l'unité d'habitation et non sur celle de travail.

5° - Le parti doit être la dissolution des énigmes et doit savoir être cela. Il doit se présenter comme le havre de repos pour le prolétaire, le lieu où s'affirme sa nature humaine, de telle sorte qu'il puisse mobiliser toutes ses énergies contre son ennemi de classe.

Il était nécessaire de préciser ces caractères parce qu'ils font mieux comprendre la fonction du parti; ils permettent d'en avoir une vision intégrative.

Le parti est cette force impersonnelle au-dessus des générations; il représente l'espèce humaine, l'être humain qui a été enfin trouvé. C'est la conscience de l'espèce. Celle-ci ne peut se manifester que dans certaines conditions. Lors d'une situation révolutionnaire, il peut y avoir le renversement de la praxis, ce qui est le renversement de tout le développement actuel et passé. Le parti décide la prise du pouvoir, la destruction de la société bourgeoise finie la préhistoire humaine. A ce moment-là, tout converge : c'est le point culminant de la théorie par la prévision exacte du moment favorable et de l'action (l'insurrection est un art); les deux phénomènes se somment; c'est la conscience de l'action qui apparaît, conscience qui précède l'action.

Le marxisme est une théorie de l'action humaine, une théorie de la production de la conscience, mais il est en même temps réflexion sur cette action, sur cette praxis. Il est de ce fait conscience de celle-ci. Il est cette conscience produite. Donc, il est la vérité absolue de celle-ci (réunion de Milan 1960). En conséquence, nous pouvons dire qu'il est un guide pour l'action (parce qu'il est l'action organisée du prolétariat, le sujet de l'histoire), un guide de l'action humaine qui conduit vers la libération de l'homme, vers sa conscience, vers la société communiste; c'est le guide de l'émancipation humaine.

Ce texte fut publié en 1961 en tant que " Rapport des groupes internationalistes de France " et non en tant que contribution de militants d'un parti parce qu'à cette date la petite organisation provenant de ce qu'on a appelé la gauche italienne ne se considérait pas réellement comme un parti à l'échelle internationale. En fait il est dû à deux personnes : R. Dangeville et moi-même. C'est un exemple de ce que Bordiga appelait un travail semi-élaboré car il ne fut pas rédigé en totalité. Au départ, cela devait être un exposé qui aurait été fait à la réunion de Rome de mars 1961. Ne pouvant me rendre dans cette ville, je rédigeais un texte mais, le temps me faisant défaut, je recourus pour donner une idée de la totalité du travail, à une présentation condensée de certains points; souvent, même, je les ai simplement énumérés.

Poursuivant plusieurs buts, ce texte ne pouvait être que dense, parfois touffu et souvent laconique, car je voulais:

- traiter la question du parti, en précisant les différents moments de celui-ci et surtout définir ce que pourrait être le parti de demain, ce qui était lié à l'idée (à démontrer) que le parti naît spontanément; essayer, donc, de dépasser l'opposition spontanéité - conscience et surtout celle entre conscience venant de l'extérieur et conscience immanente souvent réduite à spontanéité.

- présenter la gauche, son originalité; la délimiter du léninisme et du trotskysme; opérer une coupure réelle avec la troisième internationale.

- fonder l'anti-immédiatisme et l'anti-activisme de la gauche, amplifier la thèse de l'invariance de la théorie du prolétariat.

- aborder l'analyse du rapport, selon moi fondamental, de la Gemeinwesen et del'être humain.

- présenter, plus généralement, une espèce de corpus des positions de la gauche (donc englobant tous les domaines, philosophique, politique, économique) centré autour de la question, considérée comme fondamentale, du parti.

C'est Bordiga qui tint à ce que le texte soit publié. Une fois imprimé, même sous cette forme imparfaite, elliptique, au style parfois défaillant, le sort en était jeté. Il n'était plus nécessaire d'envisager de le modifier mais de continuer les investigations qu'il recélait. Il s'agissait de passer des ébauches à des explications exhaustives. Mais c'est ce passage qui n'eut pas lieu au niveau global du parti parce que le texte souleva en fait une intense opposition à l'intérieur du courant de la gauche. Les tentatives pour l'imposer ne rencontrèrent qu'un faible écho, mais elles existèrent, ce qui permit de préparer un dépassement de toute la question du parti. Ainsi, à la fin de 1962, il y eut une réunion à Marseille dont un des exposés avait pour sujet : " Les trois internationales ". On voulait clarifier de façon historique la vie de la classe et du parti, telle qu'on l'avait esquissée dans " Origine et fonction..". Cela n'eut pas de suite et ne dépassa pas le cadre des généralités. Les arguments essentiels développés lors de cette réunion furent publiés dans le n° 6, série I. d'Invariance : " La Révolution communiste ", ch. 1.2, " Les leçons de l'histoire du mouvement prolétarien".

Le travail sur la mystification démocratique commencé en 1962 et abordé à diverses réunions de parti, depuis cette époque, se plaçait aussi dans la même perspective. Là encore, il n'y eut que de faibles

Le travail sur la mystification démocratique commencé en 1962 et abordé à diverses réunions de parti, depuis cette époque, se plaçait aussi dans la même perspective. Là encore il n'y eut que de faibles échos. Seuls quelques rares éléments, y compris Bordiga, étaient d'accord pour que cette tâche soit accomplie. Les thèses du n°6 série I, ch.5, exposent l'essentiel de ce travail (à noter que les schémas sont de Bordiga, mais non les commentaires mis à la base). Toutefois nous n'avons pas reporté un passage important, rédigé en 1964, qui est extrait d'un commentaire de "La critique de la philosophie de l'Etat de Hegel" (travail préparatoire à l'étude de la démocratie). Nous le faisons, ici, car cela illustre bien notre position à l'époque au sein de l'organisation.

" Toutes les autres formations étatiques sont des formes d'Etat particulières, déterminées. Dans la démocratie le principe formel est en même temps le principe matériel. Elle est donc la vraie unité de l'universel et du particulier. " (Marx " Critique à la philosophie de l'Etat de Hegel " Ed. Costes t.4.p.68. Werke. t.1.p.231)

Pour qu'il y ait démocratie sur une large base, il faut que les hommes soient sur une base égalitaire, qu'ils soient réduits à peu près à la même substance. L'espèce humaine unifiée sous l'action du capital, mais encore objet, non sujet, voilà la limite bourgeoise du développement social historique. La démocratie forme d'organisation peut être valable pour une humanité parvenue à ce stade. L'humanité tendant à son unification peut encore avoir son être en dehors d'elle, prisonnier, aliéné à une forme économique. La société tendant à unifier l'espèce et à lui donner son être véritable: le communisme, ne peut pas être démocratique.

Le mouvement d'unification s'est fait au profit d'un être oppresseur. Au début de la domination du capital, ce mouvement oppresseur ne se voit pas encore parce que le capital ne domine pas de façon réelle, mais doit assurer son hégémonie et ce surtout contre le prolétariat. En conséquence c'est le premier aspect qui l'emporte. D'où les illusions des utopistes, puis des réformistes.

" Dans la démocratie l'Etat, en tant que particulier n'est que particulier, en tant qu'universel il est l'universel réel, c'est-à-dire aucune détermination (Bestimmtheit) distincte de l'autre contenu. " (ibid. Costes.p.69. Werke.p.232)

Cela se vérifie amplement dans la société actuelle. C'est la limite. L'Etat est l'universel concret: il est la société, parce que la société a conquis l'Etat. Elle l'a modelé à son image. Là, encore, une limite: la société bourgeoise tend à détruire les classes pour faire des hommes des esclaves du capital. Elle tend à faire la même chose que le communisme. Seulement dans ce dernier la disparition des classes suppose la souveraineté de l'homme. La domination de la Gemeinwesen. L'Etat capitaliste peut donc être l'être universel non pas des hommes, mais des esclaves du capital.

Il ne vaut plus pour le tout, pour la base, la question du lien de l'Etat à la société est celle - mutatis mutan-

dis - du lien du parti à la classe et plus tard à l'ensemble de l'humanité. Le capitalisme tend à résoudre la question en faisant de l'Etat une force sociale, la société aliénée au capital qui domine les hommes. Il nous faut donc préciser ce mouvement d'unification de l'espèce humaine qui suppose parallèlement, la concentration de la conscience. Donc aussi, corrélativement, la question du lien entre masse unifiée et cette conscience: le lien entre la classe et le cerveau social: le parti. Là est la grande question posée par les philosophes (cf. Hegel, surtout, qui l'a posée de façon claire et nette dans sa philosophie de l'Etat). Dans la société bourgeoise commence à se faire la réconciliation entre mouvement social et mouvement politique. Auparavant il semblait que le mouvement politique fut indépendant de l'autre. La force apparaissait encore comme une donnée de l'homme et non comme une donnée sociale, économique. C'est ce que n'a pas compris Proudhon. Sa théorie de la violence est une théorie de la violence physique telle qu'elle pouvait avoir lieu dans une société primitive. L'homme qui était le plus fort physiquement pouvait réellement l'emporter; à l'heure actuelle, que peut faire la force physique contre un système? C'est ce phénomène d'égalisation qui est fondamental. Nous sommes tous des mêmes devant la force impersonnelle du capital.

Toutes les puissances ont été assujetties à une seule: la force économique. La politique en tant qu'élément qui pouvait sembler avoir une fonction autonome a été elle aussi subjuguée. Sa propre sphère a été annexée. Cela est vrai aussi pour la guerre. Les hommes ne peuvent plus la faire comme au temps de Napoléon. Le capital, sous sa métamorphose en machine de fer et d'acier, impose une forme donnée de destruction et cela en dehors de la considération fondamentale qu'auparavant on faisait la guerre pour s'enrichir, maintenant pour s'appauvrir afin de pouvoir refaire marcher au maximum la machine productive. Il faut détruire machines et hommes qui ont été produits en quantités démentielles.

De ce fait la caractérisation de l'Etat - à l'époque où la société bourgeoise émerge de celle féodale - est absolument valable. Auparavant, Marx avait fait la remarque suivante :

" Dans la démocratie, la constitution, la loi, l'Etat lui-même ne sont qu'une autodétermination du peuple et un contenu déterminé du peuple, en tant que contenu est constitution politique. " (ibid. Costes.p.69. Werke.p.232)

Dans les anciens Etats, l'Etat politique forme le contenu de l'Etat, à l'exclusion des autres sphères; l'Etat moderne est un arrangement entre l'Etat politique et l'Etat non-politique. " (ibid. Costes.p.69. Werke.p.232)

Voilà la caractérisation fondamentale de la société où le capital opère une domination formelle. Une période où il tend à utiliser la force politique pour assurer sa domination, pour en faire une domination sociale. La révolution bourgeoise est une révolution sociale à âme politique; elle tend elle aussi à assurer sa domination politique par une force so-

ciale. Elle est en même temps fin de la politique: la question du lien entre les hommes, de leur organisation, de leur domination est résolue par un être qui est en dehors, le capital. Donc tant que le capital n'a pas assuré sa domination réelle, matérielle, il y a un arrangement entre l'Etat politique et l'Etat non politique. Il y aussi arrangement entre la forme et la matière. D'où ce qui est apparemment paradoxal: la démocratie qui devait se réaliser pour l'homme, parvient à sa réalisation en excluant l'homme. Ceci devait inévitablement se produire puisque la démocratie suppose une domination, une dictature et une base la plus large possible.

A la même époque l'étude de la " question philosophique " tendait à traiter le même thème mais d'une autre façon. L'affirmation suivante le prouve amplement:

La philosophie apparaît au moment de la dissolution du communisme primitif. Donc, au moment où la Gemeinwesen est accaparée par un Etat de classes. La philosophie = tentative théorique de réconcilier les forces antagonistes de l'antique société.

La preuve la plus tangible de la non acceptation de ces analyses diverses, mais ayant pour point central le rejet de la démocratie et l'affirmation de la nécessité d'une nouvelle communauté, réside dans le débat* qui atteignit une grande acuité en 1964. A l'époque quelques camarades (dont certains allaient ensuite publier " Rivoluzione comunista " , mais ce fut valable aussi pour un petit groupe qui publia " Ottobre rosso " de même pour quelques cas isolés) considéraient que le parti devait intervenir plus activement dans les luttes qui depuis 1962 (Italie) avaient pris une certaine importance. Ils voyaient la cause de l'incapacité du parti à s'insérer dans ces luttes dans son mode de vie, dans son organisation. C'est pourquoi, afin de provoquer une réelle efficacité, proposèrent-ils d'abandonner le centralisme organique, revendiqué activement depuis 1952, par le centralisme démocratique et prêchèrent un nouveau " Que faire ?).

Bordiga réagit énergiquement contre cette tendance et publia: "Notes pour les thèses sur la question d'organisation " (réunion de Florence 31.10. - 01.11.1964). Il les fit accompagner de textes servant à l'élaboration des thèses définitives, textes fondamentaux aptes à montrer l'invariance d'une position sous le titre " Contribution de notre mouvement actuel de l'après-guerre à la question d'organisation ". " Origine et fonction " y fut inclus et les paragraphes : " Pourquoi le parti ne disparaît jamais " et " Les bases du parti de demain " furent reproduits. (cf. " il programma comunista " n° 1. 1965) Cela signifiait que Bordiga maintenait son accord avec ce texte, ce qui impliquait que les camarades qui tentaient de continuer la tâche entreprise avec lui, devaient poursuivre leurs recherches. C'est pourquoi dans une lettre à Bordiga du 22.12.64, j'écrivais:

Le lien entre parti et communauté est aussi la question de la communauté matérielle créée par le capital, ainsi que celle de la méprise des révolutionnaires français (bourgeois) qui voulaient fonder une nouvelle communauté alors qu'avec

* sur l'organisation

son propre développement, le capital allait fonder la sienne, sera étudié dans la suite sur le mouvement ouvrier. Seulement cet aspect de la question se relie à l'étude du Capital, sur tout à celle du VI^o chapitre et avec le fameux Urtext où Marx expose cette question.

Suivant des considérations sur le rapport parti individu, et la critique de l'affirmation de la négation de l'individu qui aboutissait finalement à la négation de l'être humain lui-même.

L'allusion à la communauté matérielle du capital s'explique du fait qu'à la même époque fut entreprise l'étude du " VI^o Chapitre inédit du Capital". C'est grâce à elle que l'explication du devenir à la communauté reprit sur une base plus ample. Dans une lettre du 11.05.1964, envoyée à Dangeville et à Bordiga, je soulevais les points suivants:

* Le sens de la démonstration est celui-ci : à partir du moment où les communautés humaines ont été détruites sous l'action des agents économiques, la valeur d'usage va perdre de son importance, l'utilité du produit va disparaître pour être remplacée par la valeur d'échange. Dans les sociétés primitives, le but de la production était l'homme, ensuite c'est la richesse. Le mouvement d'expropriation de l'homme, de sa séparation de la Gemeinwesen s'accompagne de l'autonomisation de plus en plus grande de la valeur d'échange. Marx va analyser, ici, le passage au capital, comme le passage à la pleine autonomisation de la valeur d'échange.

(...) " L'argent en tant que valeur d'échange adéquate résultant de la circulation et autonomisée, mais entrant à nouveau dans la circulation, se perpétuant et se valorisant dans et grâce à elle, est capital. Dans le capital l'argent a perdu sa rigidité et d'une chose tangible il est devenu un processus. " (Marx. Urtext. cf. in Grundrisse p.937, in Fondements t.II.p.646)

Ailleurs Marx montrera comment le capital devient un être impersonnel. Il est d'ailleurs important de noter que le second livre du Capital commence par les métamorphoses du capital. Il ne s'agit plus du procès de circulation des marchandises qui est formel (cf. plus haut), il s'agit de métamorphoses d'un même être.

(...) Puis il indique que le capital est le résultat d'un long processus et il fait cette remarque essentielle:

" On voit, à ce point, de façon déterminée, combien la forme dialectique de l'exposé n'est juste que lorsqu'elle connaît ses limites." (ibid. Grundrisse p.945. Fondements t. II.p. 656)

Ce qui veut dire qu'il lui fallait connaître les formes qui précèdent la production capitaliste, et le communisme. Donc, Marx a décrit le communisme et, plus immédiatement, les formes ultimes du capitalisme. Ce sont justement ces formes que nous essayons de bien mettre en évidence en tentant de voir comment se présente la marchandise-capital.

* Le capital absorbe le non-capital réel, le travail. Pour cela, il faut que le travail perde son caractère concret, son

caractère d'usage pour l'homme et devienne valeur d'usage pour le capital; il faut donc que tout le travail humain devienne abstrait. Ici, nous retrouvons, sous une autre forme, ce que dit Marx dans sa critique à la philosophie de l'Etat de Hegel.

(...) Le capitalisme est négation de la valeur parce qu'il est affirmation de lui-même. Il est sa mise en valeur, sa reproduction toujours sur une échelle plus vaste. Il est négation de la valeur mais affirmation de la valeur parvenue à l'autonomie: le capital. Une valeur qui n'est plus liée à un usage quelconque si ce n'est à une mise en valeur et de ce fait la seule valeur d'usage intéressant le capital, c'est le travail. Mais encore une fois ici le travail a perdu tout caractère de valeur d'usage pour l'homme. Il est pour le capital (cf. dans le même ordre d'idées les Manuscrits de 1844 où Marx explique ce qu'est le travail sous le régime du capital: le travail salarié).

Ainsi à l'origine le travail est une activité de l'homme qui lui permet d'exploiter la terre. Toutes les formes sociales ultérieures interposent des intermédiaires entre la terre et l'homme. Le capital fait plus, il fait de l'homme une source de richesse, il inverse le phénomène. L'homme est comme la terre antique d'où étaient extraits tous les produits nécessaires à la vie. Le capital y puise la vie, l'exploite tout comme on dit que l'homme exploite une mine de fer. C'est donc en l'apparition d'un être impersonnel que consiste l'origine du capital.

(...) " Sans cette médiation objective, ils (les individus) n'ont pas de relations réciproques, du point de vue des échanges matériels sociaux qui se produisent dans la circulation. Ils n'existent l'un pour l'autre que réifiés (sachliche) ce qui n'est plus développé que dans la relation monétaire où leur Gemeinwesen elle-même apparaît vis-à-vis de tous, comme une chose extérieure et par là accidentelle, parce que la relation sociale qui naît du heurt des individus indépendants, apparaît en même temps comme nécessité réifiée et comme lien extérieur vis-à-vis d'eux; qu'elle représente précisément leur indépendance pour laquelle l'existence sociale - nécessité irrépressible - est seulement un moyen qui apparaît donc aux individus eux-mêmes comme une chose extérieure et, qui plus est, dans l'argent, comme une chose tangible. N'étant pas subordonnés à une Gemeinwesen naturelle, ni ne se subordonnant pas, en tant que membres communautaires conscients, la Gemeinwesen, il faut bien qu'en face d'eux, sujets indépendants, celle-ci existe comme quelque chose de réifié, également indépendant, extérieur, fortuit. C'est précisément la condition pour qu'en tant que personnes privées indépendantes ils soient impliqués en même temps dans un ensemble social. " (Urtext in Grundrisse p. 909; dans Ed. Sociales pp. 217-218 de " Contribution à la critique de l'économie politique ")

Or, voici - à mon avis - ce que l'on peut déduire de ce passage : la communauté humaine est détruite sous l'action de la propriété privée, l'échange, la division du travail, la circulation simple.

Mais la circulation simple ne peut mener à la reconstitution d'une communauté matérielle parce qu'il n'y a pas libération de l'homme, c'est-à-dire séparation de sa communauté immédiate et médiatisée par la terre, par la hiérarchie féodale ou même par l'argent. Il fallait faire circuler l'homme en tant que marchandise (force de travail) pour que naisse une valeur d'échange autonome, le capital, qui puisse présupposer l'ensemble des phénomènes sociaux. Le capital devenant la Gemeinwesen matérielle de l'homme, mais de l'homme esclave, abstrait, (cf. parallèlement la critique de la philosophie de l'Etat de Hegel).

D'où dans les sociétés pré-capitalistes et dans l'enfance du capitalisme surtout (période de domination formelle) les mystifications de communautés abstraites niées d'ailleurs par les mouvements économiques qui mettaient un terme à la tentative de réalisation de ces communautés. La question de la démocratie doit être vue dans cette optique. Recréer une communauté humaine alors que les mouvements économiques, les forces économiques avaient été libérées par la révolution bourgeoise et ne pouvaient que tendre à l'instauration de la communauté/capital. Vue de cette façon, la polémique de Marx avec Ruge prend une autre ampleur.

On comprend d'autre part pourquoi Marx a accordé tant d'intérêt aux formes qui précèdent, à l'analyse de la division du travail dans le communisme primitif, dans les formes de dissolution, en période de circulation simple et enfin dans la société capitaliste.

D'où le rôle de la politique dans toute la période qui va du communisme primitif au capitalisme développé (domination réelle). La politique était la recherche d'unir les hommes que le procès de production avait séparés, actuellement les mêmes hommes ont été réunis sous la domination du capital. De ce fait la politique est utilisée par le capital pour dominer les hommes. D'où les contradictions qui surgissent dans l'utilisation de formes qui furent utiles mais qui ne sont plus adéquates à l'heure actuelle. Ce qui fait aussi que la société bourgeoise est fondée sur une méprise, sur un mensonge qui a sa source dans l'origine même de cette société.

Et dans ma lettre du 26.05.64, adressée aux mêmes destinataires, il y avait cette remarque :

Ainsi dans la société mercantile pré-capitaliste, la loi de la valeur est " nécessaire " puisque la question est de produire des marchandises, dans le capitalisme la question n'est pas de produire des marchandises, mais de valoriser une valeur, de l'engrosser. Ainsi elle devient procès. Tout est en mouvement. C'est pourquoi la société pré-capitaliste pouvait se contenter de la métaphysique, le capitalisme engendre la dialectique.

Les mêmes thèmes furent toujours menés de front. Il en sera également ainsi avec l'exposé sur l'histoire du mouvement ouvrier français fait à la réunion de Marseille (juillet 1964). Mais cela rencontrera la même opposition, plus souvent passive qu'active. Le

compte-rendu de cet exposé ne fut publié, en français, qu'en 1971 in Invariance n° 10, série II.

Revenons à la question du parti pour remarquer qu'à cette époque le parti formel à venir était vu comme devant être le parti communauté, c'est-à-dire qu'en définitive il ne pouvait être qu'en réalisant l'exigence historique qui, à l'époque, était définie comme étant celle du prolétariat : réaliser la communauté humaine. Autrement dit la distinction entre parti historique et parti formel devait tendre à perdre toute signification. Mais une telle affirmation impliquait le rejet de toutes les discussions, souvent vives, au sujet des formes d'organisation et sur la nécessité des chefs à l'intérieur de celle-ci. Les partisans de l'organisation à tout prix, au contraire, envisageaient le débat comme s'il s'agissait d'opter pour le parti formel ou pour le parti historique. D'où la curieuse " précision " que Bordiga crut devoir apporter dans " Considérations sur l'activité organique de parti quand la situation générale est historiquement défavorable " dont le titre seul institutionnalisait la différence entre parti historique et formel, rendant tout dépassement impossible. Il faut dire aussi que depuis 1963, la même organisation se considérait comme un parti réellement existant; d'où d'ailleurs l'expression : " activité organique de parti ", dans le contexte bien précis. La "précision constituait la thèse 12. :

" Marx et Engels, à qui appartient cette distinction, se moquaient d'être membres d'un parti formel, et ils en avaient le droit puisque leur œuvre les plaçait dans la ligne du parti historique. Aucun militant d'aujourd'hui ne peut pour autant en conclure qu'il a le droit de choisir d'être en règle avec le parti historique et de se moquer du parti formel. Ce n'est pas que Marx et Engels aient été des surhommes d'une espèce ou d'une race particulières. Mais il faut bien comprendre que leur position a un sens dialectique et historique.

Marx a dit : parti dans son acceptation historique, au sens historique et parti formel ou éphémère. La première notion implique la continuité et nous en avons tiré notre thèse caractéristique de l'invariance de la doctrine depuis que Marx l'a formulée, non comme une invention de génie mais comme une découverte d'un résultat de l'évolution humaine. Mais il n'y a pas d'opposition métaphysique entre les deux notions, et il serait stupide de les exprimer dans une formulette du genre: je tourne le dos au parti formel et je vais vers le parti historique.

Quand nous déduisons de notre doctrine invariante que la victoire de la classe laborieuse ne peut être obtenue qu'avec le parti de classe et la dictature de ce parti, quand nous affirmons, guidés par les paroles de Marx, qu'avant l'existence du parti communiste et révolutionnaire le prolétariat est peut-être une classe pour la science bourgeoise, mais pas pour Marx ni pour nous, voici ce qu'il faut en conclure : la victoire exige l'existence d'un parti militant à la fois le nom de parti historique et de parti formel; autrement dit, elle exige que l'action et l'histoire réelles aient résolu la contradiction apparente, qui a dominé un long et difficile passé, entre parti historique, c'est-à-dire contenu (programme historique invariant) et parti contingent, c'est-à-dire forme, agissant comme force et pratique physi-

ques d'une partie décisive du prolétariat en lutte.

Cette mise au point synthétique de la doctrine doit également être appliquée aux étapes historiques passées."

On voit bien par ce qui précède que tout le fond de la question est évacué; ne reste plus, en définitive, que la justification de l'existence de la petite organisation que la majorité de ses membres voulaient à toute force baptiser parti (et, au début de 1965, date à laquelle furent publiées ces thèses, ils avaient réussi) alors que pour Bordiga, auparavant, et pour nous, toujours, le parti ne pouvait être que dans un avenir lointain.

Cependant sur la base de tous les travaux qui ont été indiqués, j'abordais à nouveau la question; ainsi dans une lettre à Bordiga du 18.06.65, accompagnant l'envoi d'un ensemble de commentaires des œuvres de jeunesse de Marx (Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel", " Question juive "), j'écrivais ceci :

Marx a trouvé la solution dans la Gemeinwesen communiste. Il va démontrer la genèse de l'Etat, donc la destruction de l'antique communauté et ensuite la reformation de la communauté. On peut démontrer que ceci fut la préoccupation fondamentale de Marx. En effet celui-ci a abordé de 4 façons différentes le Capital : 1°. Les Manuscrits de 1844. Il insiste surtout sur le travail aliéné et donc salarié dans la société capitaliste. 2°. La " Contribution à la critique de l'économie politique ". Il part du rapport matériel, la marchandise, puis le capital. Les conclusions sont les mêmes. Seulement Marx voulait, d'une part, démontrer comment le procès social s'était effectivement produit et comment il s'était présenté chez l'homme : les diverses écoles économiques. D'où un plan double, d'une part les données purement économiques, d'autre part les considérations historiques. 3°. " Les formes qui précèdent la forme de production capitaliste ". Dans les deux premiers textes on essayait de voir comment le travailleur salarié avait été produit, comment le capital s'était constitué. La différence entre les deux ouvrages résultant du point mis au centre : le travailleur salarié-aliéné ou le capital. Ici, Marx explique que le capitalisme n'a pu se développer qu'en détruisant la communauté naturelle, puis la communauté médiatisée par la terre, etc. Le point central c'est la communauté. 4°. L' " Urtexte " qui n'est qu'un fragment de la version primitive de la " Contribution ... ". Ici Marx pose le problème de l'autonomisation de la valeur d'échange et il démontre que l'or ne peut pas réaliser cela, seul le capital le pouvait. Seulement il indique, de plus, que, maintenant, le capital peut être la communauté matérielle. Seul, il peut remplacer l'antique communauté qui a été détruite au cours des diverses révolutions qui sont les divers temps de l'expropriation de l'homme, jusqu'à l'homme totalement rejeté - même du procès de production et donc du travail - le prolétaire. Ceci est important parce que cela complète l'investigation des " Formes " et permet, de plus, d'unir toute l'œuvre sur la question fondamentale de la communauté, c'est-à-dire le communisme.

Et le 21.06.1965, il était précisé :

Un simpoie ajout à ma dernière lettre. Les précisions sur le parti communauté sont essentielles pour la compréhension du

du parti historique et du parti formel. Ces deux derniers ne s'opposent pas. Nous n'avons d'ailleurs jamais fait intervenir ces deux termes pour les opposer mais au contraire pour faire intervenir la continuité historique, pour montrer qu'il y avait une intégrale, alors que nos adversaires ne voient que des différentielles. C'est pourquoi avant de connaître la terminologie de Marx on était arrivé à parler de parti intégral (historique), différentiel (formel). Le parti historique c'est-à-dire intégral parce qu'il exprime la totalité du programme communiste. Seulement la lutte de classe fait que, par la suite, le parti n'a pas réussi parfois à revendiquer la totalité du programme, s'est laissé enfermer dans les réponses qu'il donnait aux situations posées par la lutte de classe, lorsqu'il avait des tâches contingentes à accomplir (cela était possible tant que l'émancipation progressive pouvait être une réalité, mais maintenant que le capitalisme est pleinement développé, cela n'a plus cours). De ce fait, la forme du parti actuel ne peut être que celle historique. Or, celle-ci c'est la communauté qui est la préfiguration de la société communiste. Sa tâche essentielle est d'unifier la classe ouvrière qui sera de nouveau mise en mouvement par la crise du capital ce qui conduira à la révolution; ensuite le parti (réappropriation de l'être humain) unifiera l'espèce: abolition des classes. C'est tout cela qui est inclus dans les œuvres dites philosophiques de Marx.

A partir de cette date, le courant néo-léniniste et trotskysant l'emportait de plus en plus; Bordiga lâcha du lest, recula même. Nous voulons dire par là qu'il abandonna le travail qui tendait à dépasser le moment historique, à sortir du vieux mouvement ouvrier et, par là, à fonder réellement l'originalité de la gauche italienne. Ainsi après les thèses de Naples (juillet 1965) - compromis entre les deux positions divergentes ?! - il ne cita plus " Origine et fonction " parmi les textes formant " le matériel documentaire exposé et illustré pour commenter les thèses générales de la réunion de Naples. "

Ce petit historique était nécessaire pour faire comprendre l'accord qu'il put y avoir avec Bordiga, sur la question du parti, ainsi que ses limites. " Origine et fonction " est en quelque sorte un texte charnière parce que beaucoup de polémiques s'articulèrent autour de lui (tous les éléments qui sortirent du PCI après 1962, l'attaquent toujours violemment) et parce qu'il est le point de départ d'un dépassement qui s'est déroulé avec le travail exposé dans la revue Invariance; parce qu'à cause aussi de l'opposition qu'il suscita, il provoqua le renforcement de la composante léniniste, avec exaltation du lien à la troisième internationale de la part de Bordiga, surtout du PCI qui, après 1966, s'immerge totalement dans le courant léniniste et perd toute originalité. C'est un texte charnière également parce qu'il revendique la résistance à la contre-révolution, l'effort d'isolement (le fameux cordon sanitaire), l'agitation ouvrière en dehors de la grève des mineurs belges de 1960 - liée à la crise de structure du capitalisme belge - qui eut un caractère limité, ne prendra une certaine ampleur que quelques années plus tard, mais alors ce ne sera plus le prolétariat classique qui se manifestera; il reflète en même temps les frémissements révolutionnaires liés aux révolutions anti-coloniales. Or, c'est dans cette appréciation du moment historique que se fit la divergence au sein du PCI. Dans le texte, on faisait un gros effort pour se situer non dans la contingence mais dans la totalité du mouvement communiste. De même on tendait à détruire toute vision sectaire figée sur la petite organisation, en cherchant

à opérer un dépassement, dans la perspective d'unifier toutes les forces réellement orientées vers l'avenir afin de livrer assaut à la contre-révolution, au capital.

Enfin, ce texte parut à un moment où la gauche tendait à avoir une certaine extension géographique ce qui posait avec acuité le rapport avec la perspective, tracée en 1956, d'un mouvement révolutionnaire aux alentours de 1975; il fallait penser le vaste corpus de la classe conçue historiquement en tant que phénomène unitaire, essai de dépasser une vision strictement limitée à Marx. Mais une telle prise de position conduisait également à avoir une position critique vis-à-vis du passé, d'où la divergence avec ceux qui ne voulaient rien remettre en cause et continuer...Au cours du temps, cette divergence ne pouvait qu'aller en s'aggravant.

Les thèmes/abordés dans " Origine et fonction " ne s'épuisent pas en 1965 mais, en fait, dans les autres travaux postérieurs publiés dans Invariance, ainsi avec " Perspectives " dans le n° 5 d'Invariance, série I. Dans le n°6. série I. " La révolution communiste. Thèses de travail.", ils devaient être repris avec le chapitre 3.5. " La réunification de la classe et la formation du parti-communauté", en même temps qu'on devait préciser l'importance de la prévision. Mais ceci ne fut pas réalisé parce que la critique de l'organisation fondée sur l'analyse du mouvement de mai 1968 déboucha sur une remise en cause du mode d'appréhender la formation du parti communiste. Ce fut la lettre du 04.09.1969 (écrite en collaboration avec G. Collu) sur les racketts qui fut publiée in Invariance n°2. série II, précédée d'une introduction et avec le titre : " De l'organisation".

" Origine et fonction " ne peut se comprendre réellement sans connaître les compte-rendus des réunions antérieures à 1961 que nous avons publiées dans Invariance série I (1) ou qui paraîtront dans " Bordiga : textes sur le communisme ". Ces textes étaient, en 1968, inconnus du public français, voilà pourquoi nous avons fait d'abondantes citations lorsque nous publiâmes le n° 1 d'Invariance. Nous avons mis également beaucoup de citations de Lénine. Ceci avait une intention polémique : montrer que l'œuvre de celui-ci ne pouvait pas se réduire à " Que faire ? ", qu'il avait eu une vision plus ample du phénomène parti (on ne voulait tenir compte que de sa transcendance et non véhiculer tout ce qui était définitivement dépassé, réalisé). Maintenant cela n'a plus d'intérêt. Nous préférons, en conséquence publier le texte tel qu'il parut en italien en 1961 avec les intertitres de Bordiga lui-même.

Nous avons dit que Dangeville participa à la production de " Origine et fonction " le lecteur pourra se rendre compte de son évolution en lisant les 4 volumes qu'il a publiés dans la " Petite collection Maspéro " sous le titre : " Le parti de classe ".

-
- (1) Indiquons qu'en dehors de " Origine et fonction ", " Le VI° chapitre inédit du capital et l'œuvre économique de Marx (n°2), " L'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme " (n° 3) " Mai-Juin 1968 : théorie et action " (n°4), " Perspectives " (n°5), " Transition " (n°8), " Caractères du mouvement ouvrier français " (n° 10) ainsi que " Proletariat et Gemeinwesen " (n° spécial) et le n° 6, tous les textes sont de Bordiga. Toutefois dans ce n°6, les thèses 2.1. sur la Russie et 4.3. " Le capital et l'agriculture " sont également de ce dernier.

Signalons enfin que le texte de Rubel : " Remarques sur le concept de parti prolétarien chez Marx " 1961, nous fut une source précieuse d'inspiration.

Depuis 1969 les diverses études entreprises, dont certaines ont paru dans Invariance série II, ont conduit à un dépassement total de la position classiste et donc à l'abandon de toute théorisation sur le parti. Ceci sera exposé de façon exhaustive dans les prochains n° de la revue. Toutefois il y a nécessité de se situer par rapport à ce vieux texte afin de rendre sensible un cheminement qui lui-même rend claires les conclusions auxquelles nous sommes parvenus.

Dans " Origine et fonction " comme d'ailleurs dans l'œuvre de Bordiga d'après 1945, on l'a vu, le parti est toujours le parti de demain, le parti tel qu'il doit être. Au fond le petit groupement devait être dans une tension extrême pour définir quelque chose et celui-ci ne pouvait être que par l'entremise de la saisie de la société communiste. Ainsi à partir du moment où un des éléments était perçu différemment, tout devait être changé, car le parti était réellement envisagé en fonction de la totalité.

De même pour le prolétariat : il est postulé tel qu'il doit être en fonction d'une conscience transhistorique, déterminé par un procès historique, plus exactement selon une représentation déterminée d'un procès historique, précis.

Le parti est conçu comme étant toujours produit sous sa forme la plus pure, le prolétariat de même comme étant toujours plus le vrai prolétariat. Des Bras-nus de 1793, en passant par le prolétariat artisan de 1871, on arrivait au vrai prolétariat d'Allemagne des années 20 de ce siècle.

Là apparaissait la faille : il y a un vrai prolétariat mais il n'a pas la conscience, donc il n'est pas le vrai. Mais là interviendrait l'explication, fondée sur diverses théorisations, de l'intégration du prolétariat dans la société bourgeoise. Toutefois la crise la détruirait et, alors, on n'aurait plus d'obstacle à la rencontre prolétariat conscience.

Telle est, brièvement résumée, la théorie du prolétariat développée par la gauche italienne. La crise est un des points de jonction de cette théorie avec celle de la valeur. La crise n'est vraie, n'est réelle que sur la base de la loi de la valeur, laquelle n'est possible qu'en référence à l'homme; un homme déterminé par un procès de production, non pas l'homme abstrait, mais un homme qui a ses déterminations antagoniques au capital, qui lui est opposé. Or, la crise a été englobée par le capital, dès lors apparaît une impasse pour les deux théories.

Nous ne voulons pas en faire une critique exhaustive, nous voulons simplement signifier les présuppositions de la théorie du prolétariat et ses limites, étant donné que cette théorie est un des piliers de " Origine et fonction ".

Comme il l'est dit dans ce texte, le schéma de la révolution communiste s'est imposé à Marx à travers l'observation du déroulement de la révolution française. La bourgeoisie avait cru libérer l'humanité. Ici, Marx n'opère pas de réduction : il conçoit cette classe dans sa dimension humaine et dans ses limitations. La preuve irréfutable de l'échec c'est l'existence du prolétariat que la bourgeoisie théorise et escamote en se préoccupant du paupérisme et de son extinction.

Or cette classe n'est pas passive, elle se rebelle. Marx voit, là, la possibilité d'accomplir enfin la tâche de réconciliation entre les hommes par élimination des antagonismes de classe parce que se manifeste une classe liée à aucune détermination particulière : le prolétariat en tant que négatif.

D'autre part, à la suite des socialistes ricardiens, il se représente cette classe en liaison et sur la base de la loi de la valeur et il ajoute : le prolétariat est la classe qui produit la plus-value. Mais il ne s'arrête pas à cette découverte et il analyse le mouvement du capital et constate la tendance de celui-ci à intégrer le prolétariat et à nier les classes. Cependant chez Marx ceci est toujours perçu à l'état de tendance; la crise pourra redonner vie à la négativité.

Ceci dit, pour montrer à quel point nous étions enfermés dans le schéma de Marx et à quel point nous l'avons développé, épuisé en quel que sorte ses possibilités. Ce qui fait que nous n'avons pas - alors que la réalité déjà l'imposait - effectué en 1961 un dépassement de la vision marxienne. Mais ceci vaut également pour ceux qui nous ont précédé car, dès les années 20 de ce siècle, un tel dépassement aurait dû s'effectuer. On peut trouver, certes, dans la période 1920-1939 (également dans les années de l'immédiat après-guerre) les éléments d'un tel dépassement chez les marxistes comme chez les anti-marxistes, mais, d'une part, ce ne sont, en définitive, que de faibles notations utilisables uniquement maintenant que le " pas " a été fait et, d'autre part, nous n'en avons souvent qu'une connaissance toute récente. La deuxième guerre mondiale a éliminé une foule de documents qui réapparaissent seulement depuis 1963. En outre, on l'a déjà dit, lors de son émergence, le mouvement révolutionnaire, ne va pas, souvent, au-delà de la résurrection du passé révolutionnaire, immédiatement antérieur. Nous n'avons pas échappé à un tel phénomène.

Dés lors s'impose une analyse critique du mouvement prolétarien du début du siècle surtout. Nous l'avons commencée avec " Le KAPD et le mouvement prolétarien ", " Bordiga et la question russe : Russie et nécessité du communisme " (ce sera le n°4 d'Invariance), " Bordiga et la passion du communisme ", comme on le fera avec un analyse du mouvement révolutionnaire en Espagne; tel que C. Juhl l' a entreprise de son côté avec " La révolution allemande et le spectre du prolétariat . Introduction à l' " Internationale communiste ouvrière " de Hermann Gorter. "

Mais ceci n'épuisera pas la critique de notre comportement historique, c'est-à-dire de notre mode de nous représenter l'histoire et de nous situer dans le temps; toute reconstitution historique est participation à ce qui s'est passé. Il faudra reconsidérer la représentation que Marx s'est faite du prolétariat et la confronter avec ce que ce dernier a réellement fait.

Cette remise en question n'a pas pour but de lancer un anathème mais de situer clairement où et pourquoi il y a eu une illusion. D'autre part cela n'aura pas pour implication la revalorisation de positions antérieures anti-marxistes, surtout en tant que solution intégrale, par exemple la démocratie.

C'est ici que nous sommes amenés à considérer le second pilier de " Origine et fonction " : la Gemeinwesen. Mais c'est pour constater aussi qu'il y avait une certaine contradiction entre la théorie du prolétariat et la recherche sur la Gemeinwesen. On en avait conscience mais on gardait l'espoir que le mouvement réel la dissoudrait grâce à la manifestation du prolétariat en tant que dernière classe qui par là n'aurait plus seulement une détermination classique, mais par suite de son mouvement à la constitution de la communauté échapperait à cette détermination. C'est pourquoi - à partir de la mise en évidence dans les Thèses du n°6 et dans " Transition " (rédigé pour la majeure partie par G. Collu) - du caractère double du prolétariat on affirmait que celui-ci était de par son être immédiat, intégré dans le MPC mais que de par son être médiat, défini par sa tendance, sa mission, il ne l'était pas et, que par suite, sa constitution en parti serait sa négation immédiate; par sa négation du prolétariat le parti posait la communauté humaine.

Mais là encore nous opérons une accommodation. On ne peut sortir du domaine de celle-ci qu'en dépassant la théorie du prolétariat* et la théorie de la valeur - travail.

Ceci fut réalisé dans le courant de 1972 :

" ... les déterminations abstraites conduisent à la REPRÉSENTATION du concret par la voie de la pensée. " La loi de la valeur, à n'en point douter, fut la représentation d'un concret, mais en tant que représentation elle ne fut pas ce concret lui-même, le développement du concret et celui de sa représentation ne sont pas liés étroitement, d'autant plus que le " concret pensé " ayant pour résultat la loi de la valeur n'a pas été la représentation dominante; le salaire, par exemple, n'a jamais été vécu comme prix de la force de travail (avec toutes les conséquences que cela implique) mais comme prix plus ou moins juste du travail, et le profit comme salaire de l'entrepreneur et non comme fruit d'une spoliation. La représentation dominante fait partie intégrante de la praxis sociale et si le roi n'est roi que parce que ses sujets se considèrent comme ses sujets, il n'en reste pas moins que ce roi n'est pas abstrait mais bien réel, et que c'est autour de la personne bien réelle de ce dernier que s'organise la société.

Parce que l'on a donné à la représentation que se faisait le prolétariat, les attributs du " concret pensé ", le contenu révolutionnaire de la loi de la valeur, on a fait du prolétariat une classe " révolutionnaire " ; on a fondé sur la base de la loi de la valeur, représentation du concret à un moment historique déter

(1) Différents courants au sein du marxisme (partitistes et conseillistes) comme au sein de l'anarchisme ont développé une théorie du prolétariat, de telle sorte que lorsque nous parlons de dépasser cette dernière cela ne concerne pas uniquement le petit mouvement dont un certain nombre d'entre nous proviennent : la gauche italienne.

miné la théorie du prolétariat. La théorie du prolétariat, parce que " théorie ", a pour base la loi de la valeur, autre théorie. Mais il y a une autojustification des deux théories. Parce que le prolétariat est l'expression directe du travail vivant, il donne son contenu à la loi de la valeur car le travail est le contenu de la valeur, sa réalité concrète, sa substance. Sans prolétariat pas de loi de la valeur, d'où la nécessité de donner une base théorique, une nécessité historique au prolétariat, quitte à interpréter l'histoire pour ne pas évacuer le prolétariat de la scène politique. D'où, d'autre part, la nécessité dans laquelle se trouve le "mouvement" révolutionnaire " de maintenir la tautologie, de boucler la théorie et en dernière instance de participer au procès tautologique du capital ! Si nous, nous avons des difficultés à exprimer le mouvement de ce " procès tautologique du capital " c'est simplement parce que nous participons à ce même procès, nous procédons du même artifice pour garder la même cohérence théorique et historique sans oser faire le véritable dépassement nécessaire actuellement. (Qu'est-ce que le capital fictif, la classe universelle, etc... sinon des artifices théoriques)) D'autre part, poussés au cul par la réalité bien concrète de la révolution, nous sommes amenés à produire les concepts de sa véritable dimension : sa dimension biologique ! et voilà que le cadre trop étroit éclate sous la pression du contenu ainsi révélé! D'emblée nous donnons à la révolution la dimension de l'espèce, dimension spatiale et historique à côté de laquelle le " moment du capital " apparaît comme un simple hoquet historique. Notre affolement bien compréhensible n'a d'égal que notre enthousiasme et nous serons réactionnaires et révolutionnaires, hérétiques et prophètes. Nous n'avons jamais été aussi loin et aussi près de Marx! notre contradiction n'est que la contradiction " implicite " chez lui, par ses développements théoriques. " (Lettre de J.L. DARLET. du 09.11. 1972).

CAMATTE.

Directeur de la publication : Camatte.
Dépot légal 1^o trimestre 1974 - Ronéoté Résidence St-Lazare.
83170 Brignoles.
Inscription à la commission paritaire des
publications et agences de presse numéro : 54726

ERRATA

- p.04. 3^o§. Ligne 07. Lire : spirituelle...
- p.12. 2^o§. Avantdernière ligne. Lire : sont explicités...
- p.19. 1^o§. Ligne 02. Lire : contrastes...
- p.23. Ligne 09. Barrer : il est vrai.
- p.29. 5^o§. Ligne 02. Lire : Il doit se ...
- p.30. Le dernier mot de la page a été sauté : échos.
- p.34. 2^o§. Ligne 01. Lire : Suivaient des...
- p.39. 3^o§. Ligne 18. Lire : te en même temps...
- p.42. 4^o§. Ligne 02. Lire : nous avons développé...
- p.44. Ligne 19. Lire : ... artifices théoriques?).